

RUDOLF STEINER

ET

NOS MORTS

RUDOLF STEINER

ET NOS MORTS

RUDOLF STEINER

ou le langage de l'esprit

ET

NOS MORTS

TRIADÉS

4, rue Grande-Chaumière, PARIS-8^e

RUDOLF STEINER
ET NOS MORTS

Études sur la vie de l'esprit

Paroles de commémoration
Strophes, Stances,
Prières pour ceux qui meurent
ou qui sont en danger sur les champs de bataille

●

Traduit de l'allemand
et édité par S. RIHOÛËT-COROZE
avec l'autorisation de Mme MARIE STEINER

●

TRIADES
4, rue Grande-Chaumière, PARIS-6^e

PRÉFACE A L'ÉDITION FRANÇAISE

AU moment de livrer à l'imprimerie ces pages chargées d'un si remarquable pouvoir, le traducteur et l'éditeur mesurent une dernière fois la contradiction qui les sépare.

La vie profonde éveillée dans l'âme du traducteur par un commerce ancien avec la parole originale du maître l'a comblé d'une richesse dont il lui semble ne pouvoir rendre que des miettes. L'ouvrage de traduction a seulement pu l'éveiller plus vivement à ce qu'il y avait d'irréductible dans ces mots chargés d'une spiritualité vivante, émue, proche des lèvres qui les exprimaient dans des circonstances douloureuses. Dans la forme poétique des prières, des méditations, ces mots cherchaient en outre un moyen de se spiritualiser encore davantage; chacun d'eux devient unique, irremplaçable à la place qu'il occupe. Le traducteur sait que le choix qu'il va faire, pour trouver un équivalent, sera forcément arbitraire; le mot traduit qui s'impose à lui a d'autres résonances; il a tout un passé qui fait glisser la phrase, la dévie légèrement. Les scrupules l'assaillent; il voudrait s'épargner une trop lourde responsabilité et retenir le texte avant qu'il ne devienne définitif.

Le souci qui pousse l'éditeur est de ne pas garder pour soi seul un bien destiné à tous. Trop de vivants en notre pays ont perdu des êtres chers sans avoir eu connaissance du chemin qui mène par étapes dans la sphère de conscience où les esprits se retrouvent. Trop de morts attendent qu'une lumière spirituelle s'allume dans les yeux des vivants, car ils n'en reçoivent rien tant que ces yeux se laissent uniquement obscurcir par les larmes.

Lui aussi, l'éditeur a sa responsabilité vis-à-vis du texte dont il a connaissance et de ceux qui l'ignorent encore. Il ne doit pas laisser subsister l'injuste barrière qu'élève une langue étrangère.

L'éditeur l'emporte. Il a sur le traducteur l'avantage d'une attitude positive, réaliste. Cette fois encore, l'amour du message qu'apporte l'idée divine lève les scrupules à l'égard des mots qui l'habillent. Et ainsi paraît aujourd'hui ce recueil de quelques-unes des paroles, entre cent, prononcées par Rudolf Steiner en diverses occasions funèbres.

On y trouvera tout d'abord un complément de données sur les jours qui suivent immédiatement la mort. Les lecteurs de Rudolf Steiner qui ont déjà étudié les œuvres parues en français y ont trouvé ces inoubliables descriptions des états par lesquels passe successivement le défunt après qu'il a quitté son corps (1). Ces renseignements, qui comblent l'abîme où le mort semble s'enfoncer, nous les devons au labeur surhumain que Rudolf Steiner entreprit pour percevoir d'abord et ensuite pour transmettre les connaissances qu'obtenait sa clairvoyance. Il faudrait remonter à des textes bien anciens et bien moins cohérents pour retrouver des récits aussi vécus du chemin de l'âme après la mort; encore n'en serait-ce pas l'équivalent. Car l'homme ne meurt pas de nos jours comme on mourait il y a trois mille ans et plus. Ce corps physique que nous quittons n'a pas vécu dans les mêmes conditions qu'autrefois et les liens qui nous ont accrochés à lui ne se rompent pas non plus de la même manière.

Dans quel état se trouve la conscience du mort? Peut-elle, dans ce nouvel état, nous connaître encore? Ces questions sont de plus en plus générales, à mesure que nous passons d'un siècle

(1) Pour la compréhension de la mort, son apparition sur la terre, la vie après la mort, la conscience du défunt, il faut se reporter aux ouvrages de Rudolf Steiner, traduits en français, et notamment à ceux-ci :

« Entre la mort et une nouvelle naissance ». — « La Vie après la mort ». — « Le Sens de la vie » — « L'Évangile de St Jean » (1909), 13^o et 14^o conférences. — « Mythes et mystères égyptiens », 10^o conférence. — « Manifestations du karma », 1^o ; 3^o et 4^o conférences.

où la vie avait pullulé sur le globe, où la population humaine avait triplé, à un autre siècle marqué du signe des hécatombes.

Bien souvent, l'intérêt pour la réalité suprasensible naît, dans une âme, de l'ébranlement causé par ces liens d'affection qui brusquement se brisent. Ce que l'on admirait, ce que l'on chérissait dans un être, ne peut pas être d'une heure à l'autre anéanti, parce que la rupture d'un vaisseau, la lésion d'un organe, l'arrêt du cœur lui retire son moyen d'expression. L'organisme était certes indispensable à son esprit pour qu'il s'exprime; mais, privé de lui, l'esprit n'en mène pas moins sa vie libre. S'en convaincre devient moins une affaire de foi que de raisonnement. Ce n'est pas à la foi, mais à la pensée, que Gæthe a recours lorsqu'il dit de son esprit : « Si j'ai su le maintenir actif pendant toute mon existence, la nature est obligée de me fournir un autre organe d'expression lorsque celui-ci disparaîtra ! » La présence en nous d'une activité immatérielle, utilisant le corps comme un support, entraîne nécessairement la conviction que la mort est seulement un changement d'état, le moment où le rythme oscille et passe du battement de la conscience concentrée à celui de la conscience universalisée. Lorsque cette évidence apparaît à celui qui pleure un être aimé, elle entraîne avec elle le désir de participer (autant que peut déjà le faire sur cette terre un esprit incarné) à la vue de l'univers spirituel devenu pour le défunt son nouvel état de conscience. Au besoin du cœur, aspirant à demeurer uni à l'être qui s'en va, se joint celui de connaître les mondes dans lesquels cette âme pénètre désormais.

Il n'y a pas de chemin plus sûr, pour retrouver un mort aimé, que la connaissance du monde où il se trouve. Pas d'autre barrière, non plus, entre eux et nous, que l'ignorance. Les connaissances de l'Anthroposophie aident à établir ce rapport avec les morts. L'étude des Êtres spirituels, des Hiérarchies divines, de leurs actions dans l'univers, initie au monde qui est devenu le leur, au langage qu'ils parlent à présent. Ainsi le voyageur, avant d'aborder l'île inconnue, étudiera les cartes et les récits qui lui permettront ensuite de s'orienter plus aisément.

Les morts sont toujours là, présents autour de nous, séparés seulement par notre état de conscience terrestre, lié aux sens,

au corps dense, adapté à la vie matérielle qui est devenue pour eux un vide, un néant. Et si nous devons normalement accomplir les actes de notre vie en parfaite union avec ce corps, quand nous voulons les atteindre il faut que nous puissions dégager un instant notre esprit de cette application étroite; c'est alors qu'éclairée par la connaissance, dilatée par l'amour, notre conscience peut participer à la leur. Tout ce qui nous maintiendrait trop aveuglément et exclusivement soumis aux pensées étroitement matérielles nous éloigne d'eux. Une peine, un deuil qui ne serait fait que de regrets égoïstes, de retours matériels sur le vide physique creusé autour de nous, tendrait un voile noir, infranchissable, entre eux et nous. L'amour confiant envers l'âme qui n'est séparée que dans les apparences, envers l'esprit dont la vie a seulement changé de moyen d'expression, transpose l'union sensible en un mode suprasensible. Mais pour que l'amour survive ainsi à la mort, il faut qu'il ait déjà sur terre noué entre les êtres des liens spirituels, les seuls qui s'immortalisent. Plus un amour a déjà transmigré du plan physique au plan de l'esprit, plus il est apte à survivre à la mort.

C'est un appel à une vie intérieure plus intense, à une connaissance plus riche des choses de l'esprit, que les morts nous adressent. Et si nous entendons cet appel, nous ne tomberons pas dans les néfastes pratiques qui ont pour effet d'attirer le mort vers les conditions matérielles dont il se dégageait. Son destin le détournait pour un temps de ce qui cède à l'attraction terrestre. Ces pratiques tendent à l'y ramener, gênant ainsi sa nouvelle existence qui l'oriente vers les sphères cosmiques, causant dans son évolution un trouble et une souffrance. Le mort ne doit pas être rappelé aux conditions physiques lorsque l'heure de s'en affranchir a sonné pour lui. Ce n'est pas en le retenant que nous lui manifestons notre amour, mais en nous élevant en esprit auprès de lui sur la voie où il s'engage.

C'est à ce prix que deviennent féconds et bienfaisants les rapports des morts avec les vivants. Les morts exercent une bonne influence sur les vivants lorsqu'ils rencontrent en ceux-ci une attitude faite d'amour et de compréhension envers l'état où ils sont désormais. Si l'âme du vivant est obscurcie par le maté-

rialisme, elle se vide sous l'action de l'égoïsme et de la peur; et c'est alors qu'elle peut être pour le mort une proie, une tentation de revenir en arrière, aux dépens du vide qui le fascine, par lequel il peut être tenté de se manifester. Dans ce rapport, le vivant et le mort vont au rebours des lois de leur évolution. Un lien qui soit sain, réconfortant et fécond pour la vie physique, ne peut reposer sur la condition préalable d'une diminution de la conscience chez le vivant, comme c'est le cas pour le médium; c'est au contraire d'un accroissement de la conscience qu'il s'agit, obtenu par l'exercice de la méditation, du souvenir renforcé.

Comment y parvient-on? Par l'application continue de toutes les forces de l'âme, par une volonté qui surmonte peu à peu les obstacles, très nombreux au début. Ne s'agit-il pas en effet de pénétrer dans un monde qui est exactement la contrepartie de celui qui nous entoure physiquement? Il faut lentement apprendre à ne plus utiliser l'âme dans le sens habituel de son activité, qui la dirigeait naturellement vers le corps, son grand moyen d'expression, sa grande source d'informations. Il faut l'empêcher de se couler immédiatement dans la sensation organique et la maintenir vivant de sa vie propre le temps suffisant pour en avoir conscience. Un entraînement progressif a bientôt pour effet de nous rendre de plus en plus perceptibles aux morts (1). Car tant que nous ne sommes livrés qu'à des impressions sensibles, nous restons insaisissables pour eux. Dans le silence, pendant lequel le cours terrestre de la conscience est suspendu, se placent ces communions dont les textes qu'on trouvera à la fin du volume sont le résultat et l'exemple à la fois. Ainsi, la naissance dans l'âme d'une activité purement spirituelle peut créer les conditions du contact intérieur entre les vivants et les morts.

Les pages qui suivent apportent donc, en plus des renseignements qu'elles contiennent sur la vie après la mort, l'exemple de la marche à suivre pour que des liens noués sur la terre ne soient pas desserrés par la mort physique.

(1) L'entraînement des facultés humaines vers la vie de l'esprit a été décrit par Rudolf Steiner, notamment dans « l'Initiation », « Science occulte ».

Dans l'édition française, on trouvera, groupés dans un certain ordre, les textes de méditations parus dans l'édition allemande, joints à quelques autres tirés du recueil « Paroles de vérité » (*Wahrspruch-Worte*, pas encore publié en français). Ils ont été ordonnés de manière à former un ensemble, sous le titre « Service pour les défunts », afin de répondre à un profond besoin. Désormais le lecteur pourra s'y reporter s'il est dans son destin de veiller auprès d'un mort ou de l'accompagner sur sa dernière route. Ces méditations ont été réunies de telle sorte qu'elles soient aussi un chemin pour l'âme du vivant, depuis l'appel aux puissances spirituelles qui gouvernent encore le destin sur le plan où nous subissons le deuil et les larmes, jusqu'à l'union intérieure avec le défunt, jusqu'à l'activité de l'esprit qui ressuscite.

Il est enfin une autre raison pour laquelle les pages qui suivent sont particulièrement touchantes. Rudolf Steiner y emploie la langue du cœur, dans laquelle il ne se livre pas d'ordinaire, et nous voyons avec quelle délicatesse il la manie, sans jamais verser dans la sensiblerie ou la fausse sentimentalité.

A travers ces phrases que lui dicte la douleur, on le découvre lui-même, tel qu'on l'ignore encore, tant qu'on ne connaît que ses livres publics, où les idées prennent un revêtement qui semble plus théorique. Il est bon que ce livre révèle en lui, à côté du penseur qu'on voit toujours au premier plan, un autre aspect de sa nature : la profondeur et l'ampleur des sentiments. Cet aspect se révélait particulièrement à ses amis, à ceux de ses élèves qu'il a considérés comme tels, au fond à tous les membres de la Société anthroposophique, à tous ceux que le destin a mis sur son chemin. Extérieurement, ces liens étaient sobres, mais toujours naturels, aisés et bienveillants. Et lorsqu'une raison plus spéciale guidait vers lui un être, c'est alors que la sûreté et la plénitude du sentiment se révélaient dans le regard de Rudolf Steiner. Ce regard, il le posait sur celui qu'il avait là devant lui, avec plus de compréhension que n'eût pu le faire un père ou un ami intime; et les quelques mots qu'il disait alors touchaient si juste que l'interlocuteur en était intérieurement comblé. Souvent, il recevait ainsi non seulement la

réponse à la question qui préoccupait sa pensée, mais le stimulant nécessaire pour s'en poser d'autres. Il quittait Rudolf Steiner le cœur apaisé et l'esprit stimulé.

La force qui rendait transparent au regard de Rudolf Steiner l'être qui était devant lui, c'était la force d'amour. N'a-t-il pas dit que l'amour était un des leviers qui conduit le plus directement à la clairvoyance, lorsqu'il est mis en action pour la recherche de l'esprit? Au rayonnement de ce regard d'amour et de bonté, l'âme s'ouvrait et livrait la clé d'une destinée dont elle-même n'avait pas pleinement pris conscience. C'est ce qui apparaît dans les « In memoriam » qui évoquent un défunt. On voit comme il a aimé ceux qui l'entouraient, avec quel respect lui, leur maître, a suivi leur évolution jusqu'au delà du seuil. Pas un ne lui a été indifférent. Toute activité, même modeste, d'un membre au sein de la Société a éveillé un écho en lui. Alors que ces élèves lui devaient le renouvellement de toute leur vie, leur équilibre intérieur, souvent la santé de leur corps, le D^r Steiner accueille comme un don précieux le peu qu'ils donnent en retour. Lorsqu'il les honore en leur faisant place dans son œuvre exceptionnelle, c'est lui qui parle de reconnaissance. Cette puissante vie du cœur, liée à la personnalité, qui n'apparaît pas au premier plan de son enseignement toujours si objectif, on la sent battre dans ces pages. Et on réalise mieux, par cet exemple direct, comment, en Rudolf Steiner, se sont équilibrés la chaleur du cœur, la lumière de la pensée et le pouvoir des forces morales.

De ces fragments émane une atmosphère qui révèle à qui ne l'a pas connu quelque chose de ce qu'a été la vie spirituelle du mouvement anthroposophique autour de Rudolf Steiner, cette animation intérieure qui, entre les êtres, prolongeait le rayonnement émis par l'enseignement des vérités.

Là est le secret des forces qui ont soutenu tant d'existences dans l'accomplissement de leurs tâches, et qui les ont également soulevées à l'heure de franchir le seuil de la mort.

Ces forces existent toujours en puissance. Ce sont elles qui doivent se faire équilibre dans toute existence et dans toute œuvre humaine, - comme elles s'équilibrent dans l'Univers.

L'une, conduit, par la connaissance de l'évolution, au monde du Père d'où nous tirons origine. L'autre est l'amour du Fils dans lequel se confondent toutes les créatures. La troisième, enfin, encore naissante pour la conscience actuelle, enseigne à l'homme, par l'exercice intérieur, par la victoire de l'esprit libre sur la matière, à ressusciter dans l'Esprit, à vaincre consciemment la mort.

Il ne dépend que de chacun d'entre nous que le règne de ces forces établisse la paix en lui, puis entre lui et ceux qui l'entourent, qu'ils soient des vivants ou des morts.

S. RIHOÛËT-COROZE.

*POUR LE DIXIÈME ANNIVERSAIRE
DE LA MORT DE RUDOLF STEINER*

(† 30 Mars 1924)

DEPUIS dix ans déjà il a quitté notre monde physique. Ses actes, ses paroles agissent parmi nous comme s'il vivait encore, comme si son regard plein d'amour ou de feu, de pensée ou de douleur, continuait de nous encourager ou de nous mettre en garde, de nous stimuler ou de nous blâmer, d'après que nous servons ou non le bien des hommes et la vérité, comme si le geste bienfaisant de sa main appelait toujours dans l'atmosphère la force qui bénit et dispense l'énergie créatrice, animant dans les cœurs la graine spirituelle qui lève et donne son fruit. C'est lui également qui nous a enseigné à ressentir la mort comme le portail d'une vie nouvelle, de la vraie vie, nuancée, il est vrai, par celle que nous quittons. Il nous a montré les chemins qui peuvent conduire à une vivante union avec les âmes disparues, et nous a fait pressentir quel rayonnement celles-ci nous envoient des mondes spirituels, quelle part elles prennent encore aux destinées terrestres. Elles nous deviennent proches, perceptibles, quand nous parvenons à nous élever au-dessus de nos préoccupations journalières. Grâce au chemin tracé par Rudolf Steiner, le cruel aiguillon de la mort s'émousse ainsi pour nous. Nous sentons notre union, et non plus la séparation, avec ceux qui suivaient la même voie que nous.

Dans bien des conférences publiées on trouve déjà une description de la vie des morts, par rapport au cosmos aussi

bien qu'à la nature humaine. Mais, jusqu'à présent, les paroles prononcées par Rudolf Steiner, à l'occasion d'un enterrement ou d'une incinération, étaient restées privées (1). Certes, elles ne s'adressent qu'au groupe des parents, des amis du disparu. Mais souvent elles atteignent, dans leur esprit, la collectivité des membres; il est donc bon qu'elles puissent les aider tous.

Rudolf Steiner avait coutume, lorsqu'il était ainsi prié de prendre la parole dans cette circonstance, de condenser l'essence de ce qu'il avait dit en quelques strophes rythmées qui pénétraient dans l'âme et y créaient un lien avec l'être qui maintenant nous regardait de l'au-delà. Et parfois son contact intime avec cet être lui inspirait des mots qui semblaient émanés de l'âme du disparu. Ces mots ont alors une douceur et une transparence particulières. Ils semblent baigner dans l'atmosphère de l'âme qui contemple le déroulement de sa vie passée. Et ils portent en outre la lumière qui vivait dans l'âme de Rudolf Steiner lui-même. On le ressent tout particulièrement dans les paroles prononcées près de la dépouille de notre amie Georgea Wiese, que le karma avait conduite de sa lointaine Norvège vers nous, pour qu'elle succombe, pendant les fêtes de Noël, à un accident qui entraîna immédiatement la mort. Les mots que lui inspire cette âme semblent un message direct. Ils résonnent comme l'adieu d'un être qui se dégage de la terre. Il aurait pu parler ainsi en mémoire de lui. Et c'est bien ce qui se passait. Il nous le disait lui-même : dans les deux dernières années, il n'avait pu maintenir suffisamment le lien avec son corps terrestre, trop occupé par les vérités éternelles que son esprit puisait dans les hauteurs et dont nous recevions la surabondance avec une profusion qui nous a transportés au-dessus de nous-mêmes dans les dernières années de cette vie.

La première fois qu'il fut prié de prendre la parole à des funérailles, ce fut en mars 1913, lorsque mourut, encore jeune, Oda Waller, dont l'âme était douce et belle, mais comme effrayée devant la vie. Elle n'avait jamais pu s'adapter complètement à cette vie et ne trouva que dans l'Anthroposophie un

(1) L'incinération n'était pas du tout une règle chez les élèves de Rudolf Steiner, mais plusieurs l'ont préférée. — N. d. T.

point d'appui pour se réconcilier avec cette terre qui lui échappait déjà. Rudolf Steiner a dit d'elle :

« L'être qui nous quitte était au milieu de son existence. Et la question se pose : Lorsqu'on meurt ainsi, peu après la trentaine, ou dans le premier tiers de la vie terrestre, quelle en est la raison? Lorsqu'on suit le chemin parcouru par l'âme de la disparue, on est amené à remonter vers une incarnation antérieure, au III^e-IV^e siècle de notre ère; elle put alors acquérir certaines tendances intérieures qui étaient, comme d'ailleurs toute la vie spirituelle de cette époque, pour ainsi dire en dehors du temps; ce n'était pas le moment propice pour extérioriser les talents que cet être incorpora à son âme pendant cette incarnation des III^e-IV^e siècles. Réincarnée de nos jours, devenue un de nos membres, voici qu'elle mourut avant d'avoir atteint la moitié de sa vie, ou d'avoir terminé la partie ascendante de son existence terrestre. Et l'on put tout de suite se rendre compte, en observant dans ce cas précis tous les rapports du physique au spirituel, qu'elle faisait partie de ceux qui collaborent de très près à l'ensemble de l'œuvre cosmique. Une forte dose de matérialisme est répandue à notre époque; le matérialisme pèse sur la vie terrestre plus encore qu'on ne se l'imagine. Il est si fort, à notre époque, qu'en fait les entités chargées de faire progresser l'évolution ne peuvent sauver toutes les âmes qui succombent aujourd'hui au matérialisme. Mais les âmes matérialistes elles-mêmes ne doivent pas rester en arrière; elles doivent être sauvées; elles ne peuvent l'être toutefois que si certains êtres quittent la vie de bonne heure et transforment dans les mondes spirituels les forces qu'ils auraient usées à vivre le reste de leur existence terrestre. Ils coopèrent alors avec les êtres des hiérarchies supérieures pour sauver les âmes entachées de matérialisme. De tels êtres humains, morts ainsi prématurément, deviennent d'admirables auxiliaires des entités supérieures.

« Pour l'âme qui nous occupe, quelque chose de particulier se passa ensuite. Cette âme introduisit dans sa dernière incarnation des forces qui n'avaient déjà pas pu être pleinement

employées dans la précédente et elle les déversa dans son corps; mais ce corps, sous cette action trop forte, contracta des dispositions malades. L'âme fut trop puissante pour le corps, parce qu'elle accumulait en elle un potentiel vraiment trop considérable. Lorsqu'elle mourut, jeune encore, cette âme s'éleva dans le monde spirituel avec une force vitale non diminuée par la vieillesse. Elle disposait donc encore des réserves qui allaient se répandre dans l'organisme de l'incarnation présente, contenant des forces pour ainsi dire trop riches pour la terre; mais elle allait ainsi reprendre des rapports avec le monde extérieur, recevoir avec enthousiasme des notions spirituelles et emporter ces acquisitions, comme une incroyable richesse, dans le monde spirituel. On apprend beaucoup en suivant ainsi le destin de cette femme, qui fut aimée d'un si grand nombre d'amis dévoués. On peut découvrir, en l'étudiant, comment certaines forces pénètrent dans l'évolution humaine à une époque précise (du III^e au IV^e siècle dans ce cas), mais ne peuvent pas encore trouver leur épanouissement, comme il se produit alors dans l'être un travail qui doit être repris à une époque plus avancée; pour le comprendre, il faut en quelque sorte remonter à ce qui vient d'une époque plus ancienne de l'évolution et qui précisément a été conservé par certaines personnalités humaines. Et maintenant, si l'on entre en rapport avec l'être qui nous occupe, si l'on contemple l'existence qui vient de commencer avec sa mort, on peut constater combien les forces conservées dans cet être, tenues en réserve pour les temps qui viennent, s'épanouissent maintenant, préparant l'avenir de l'humanité!

« En cela se montre, mes chers amis, qu'il est toujours nécessaire de rattacher une vie à la présente vie sur terre et à l'ensemble de l'évolution. On ne pourrait pas comprendre comment, dans la V^e époque post-atlantéenne, doivent se retrouver des influences de la IV^e époque, de la III^e, etc., si l'on ne pouvait pas suivre une individualité dans le monde spirituel et se dire : sa brève incarnation lui a permis d'acquérir les facultés en lesquelles revit un bien qui avait été perdu pour les hommes. L'investigateur spirituel se sent incroyablement

affermi lorsqu'il peut suivre de telles destinées dans leur existence après la mort.

« Si le temps de cette vie physique sur la terre devenait plus sombre encore, si la Science spirituelle ne rencontrait qu'hostilité croissante et menace de tous côtés, ce serait évidemment triste et décourageant, mais il nous resterait toujours quelque chose qui peut nous reconforter quant à l'avenir de la Science spirituelle : les morts, qui, comme notre amie disparue, sont entrés dans le monde spirituel, demeurent nos meilleurs, nos plus puissants collaborateurs, même sur cette terre. Dans son cas, une courte existence terrestre servit à rassembler certaines forces qui étaient nécessaires pour féconder une époque à venir. Les puissances de sagesse qui gouvernent les mondes dépassent infiniment, dans leurs plans, ce que notre sagesse humaine peut saisir par elle-même sur la terre. »



Le premier service funèbre à Bâle, que tant d'autres devaient suivre, fut celui du poète Christian Morgenstern. Peu de temps après sa mort, ses derniers poèmes furent récités et, à cette occasion, Rudolf Steiner fit une allocution dont voici un fragment :

« Nous avons récemment perdu pour le plan physique un être qui depuis cinq ans était notre ami, qui avait graduellement pénétré le meilleur de lui-même des connaissances de la Science spirituelle. Depuis longtemps, il vivait dans un corps de souffrance et il en subissait les contre-coups. Mais on peut dire, notamment lorsqu'on songe à l'énergie qu'il lui a fallu pour créer ses derniers poèmes, qu'en lui éclatait *la victoire de l'esprit sur le corps*. L'art merveilleux avec lequel il a su caractériser des nuances du monde spirituel, vous en avez eu des preuves, mes chers amis, par les poèmes que vous venez d'entendre. Et le monde pourra, s'il le veut, les trouver dans le volume de vers qui va paraître (1). Ces vers n'ont déjà

(1) Christian Morgenstern : « Nous trouvâmes un sentier... ». Une traduction française est en préparation. — N. d. T.

plus été conçus sur le plan physique par celui qui les écrivait; ils témoignent d'une vie de l'esprit triomphant sur le corps.

« Parlant de ces poèmes au début de cette année, j'avais employé une expression pour les caractériser, tout naturellement, comme on dit par exemple qu'une rose est rouge sans recourir à la conscience de *savoir* que cette rose est rouge. J'avais donc employé l'expression : ces poèmes ont une *aura*; c'est-à-dire, ils ne possèdent pas seulement une belle forme artistique, mais quelque chose a vécu dans l'âme du poète qui dépasse les mots, qui vibre entre les mots, comme une aura. Cette expression m'avait paru juste, mais aujourd'hui *je sais* pourquoi je l'ai dite. Je ne pus vraiment savoir qu'après sa mort à quoi l'auteur de ces poèmes se disposait spirituellement, à quoi il se préparait. Dans ce cas particulier, la souffrance physique avait été si grande que l'organisme était à bout; mais quelque chose monta de l'âme qui dépassa les limites organiques, quelque chose de tout autre que ce qui avait été jusqu'alors dans le champ de conscience du poète. Cette autre vie, d'abord cachée dans l'âme, devenait d'autant plus lumineuse que l'organisme s'éteignait. Et l'on peut voir briller maintenant dans le monde spirituel ce qui s'ébaucha ainsi dans le monde physique. Pour le décrire, je voudrais recourir à une image.

« Après avoir visité tous les musées d'Italie, on peut revenir vers les montagnes suisses et se dire, en face d'un lever de soleil : les êtres divins qui peignent ce lever de soleil sont encore de plus grands artistes que ceux qui ont peint sur la toile! C'est vrai; et cependant... si admirable, si prenante que soit la beauté extérieure de la nature, n'est-il pas d'un prix infini de percevoir dans un tableau de Raphaël, de Léonard de Vinci, ou d'un autre artiste, outre la beauté de la nature, un reflet, une expression d'une autre âme? Nous trouvons ainsi, introduit sur le plan physique, ce que des *âmes* nous donnent, par un surcroît qui enrichit ce que nous donnait la nature. Par cette comparaison, je voudrais éveiller dans vos cœurs un écho pour ce qu'il me reste à vous dire.

« L'individualité dont je viens de parler se trouve main-

tenant dans le monde spirituel, et les créations de cet esprit qui étaient encore retenues par le corps en sont dégagées désormais. Elles s'expriment dans le monde spirituel. Sur terre nous avons les poèmes; mais autre chose apparaît dans le monde spirituel; une lumière (qui fait vraiment partie de l'individualité et dont elle compose son corps spirituel) monte des « imaginations » qui se sont préparées ici-bas au cours de la longue maladie; elle devient un merveilleux *tableau cosmique* ! Dans ces « imaginations » vit un élément du cosmos qui s'ajoute à ce que le regard spirituel pouvait naturellement percevoir, comme l'art où s'exprime l'âme du peintre s'ajoute aux beautés naturelles contemplées dans l'univers. Cette contemplation est d'une richesse infinie pour celui qui perçoit, à côté des réalités spirituelles elles-mêmes, de quelle manière ces réalités se peignent dans les « imaginations » d'une âme humaine. On contemple, pour ainsi dire, le monde spirituel deux fois : tel qu'il se révèle directement au regard clairvoyant, et tel qu'il se dégage d'une âme qui a conquis les connaissances spirituelles par son désir, son énergie, et en proie aux souffrances de son corps terrestre. »



La vie de Christian Morgenstern s'est écoulée entre les deux guerres fatales de 1870 et de 1914. Il est mort, le 31 mars 1914, n'ayant pas tout à fait 43 ans. La guerre n'a donc pas eu une action directe sur sa vie.

Quant à l'impression que fit la guerre sur Rudolf Steiner, on peut en retrouver l'écho dans les prières pour ceux qui, sur les champs de bataille, combattent ou trouvent la mort; quelques autres proviennent du cours pour les infirmiers qu'il tint à Dornach en août-septembre 1914. Quelques-unes seulement des commémorations qui se rapportent à cette époque sont redonnées ici. Ce recueil doit se limiter à reproduire, à côté de considérations sur la vie dans le monde spirituel, les quelques vers dans lesquels il résumait ce qu'il avait dit dans son discours funèbre. On trouvera encore dans la revue du « Goetheanum » d'autres allocutions prononcées en mémoire de nos morts.

Les paroles qu'il prononça à l'occasion de la mort de Sophie Stinde conservent toujours la même importance pour notre ligne de conduite intérieure, celle qu'il souhaitait voir adopter par tous les membres actifs de notre Société. Car il a dit de Sophie Stinde que son action a été un exemple et peut le rester dans l'avenir de notre mouvement. On trouvera donc ici ces paroles.

Il avait modelé ses traits dans une ronde-bosse sous laquelle il a gravé ces mots :

*Son esprit s'élançait vers la lumière,
l'amour inspirait les actes de son cœur.*

Christian Morgenstern, lui, fut appelé par Rudolf Steiner un dispensateur de lumière dans le monde des « soi-disant » morts.

Un esprit protecteur des Mystères, a-t-il dit de Marie von Strauch-Spettini, qui a collaboré aux représentations des drames ou « mystères » qu'il écrivit.

C'est en mémoire d'elle qu'il a décrit comment les morts deviennent les auxiliaires des vivants :

« Une partie des tâches qui incombent aux morts consiste à tourner vers les vivants leur regard spirituel, à diriger leurs forces, pour ainsi dire, vers ceux qui vivent encore sur terre, et qui sont ainsi perçus par les morts. La Science spirituelle fera comprendre le sens de cette expression : « Ceux qui ont franchi le seuil de la mort me regardent, m'aiment; ils sont en moi; leurs forces rayonnent vers moi. » Et les hommes sauront alors parler des morts comme de « vivants », de spirituellement vivants.

« Ils apprendront à se sentir responsables de ce qu'ils font à l'égard des morts, et à connaître aussi ce sentiment de béatitude : « Tandis que tu agis çà ou là, tel mort te perçoit avec sa force active, et sa force grandit au sein de la tienne. » Non pas que le mort donne la force qu'on doit tirer de soi-même; non pas qu'il confère les talents que l'on doit personnellement acquérir; mais il nous assiste, comme s'il se tenait justement

derrière nous. Il est là derrière nous. Je voudrais vous en donner un exemple concret, mes chers amis. Après qu'un travail spirituel nous a réunis depuis tant d'années déjà, on peut citer entre soi ces exemples qui semblent peut-être personnels, mais n'en ont pas en fait le caractère, car ils veulent seulement apporter le récit des faits qu'ils décrivent.

« Nous avons travaillé plusieurs années à Munich (avant la guerre) à mettre en scène les « Mystères », à leur faire exprimer ce qu'ils ont pour but d'introduire dans notre mouvement spirituel. Et je porte en moi la conscience que l'essentiel de ce qui a été réalisé s'est accompli en accord avec les mondes spirituels. Or, pendant la préparation de ces drames (non pas leur rédaction, mais leur mise en scène), je me suis toujours mis et remis au travail avec un état de conscience particulier. Au début de notre activité, quand nous n'étions encore qu'une toute petite société, il y eut parmi nous une personne qu'enflamma très spécialement l'enseignement de la Science spirituelle; elle en recevait les connaissances avec une sorte de feu contenu, je ne puis m'exprimer autrement. Outre cela, elle introduisit dans sa collaboration à notre travail un sens artistique remarquablement affiné. En elle, un très grand sérieux dans la conception de la vie s'unissait à un très grand charme dans l'expression et dans l'action. Cette personne nous fut bientôt retirée du plan physique. Elle nous resta non seulement inoubliable, au sens ordinaire du mot, mais elle devint pour nous ce que peut devenir un être qui, dans certaines circonstances, a d'abord édifié ici-bas, dans la vie physique, de très belles possibilités qui demeurent latentes et ne s'accomplissent qu'ensuite dans le monde spirituel. Des années alors se passent, et ce fut le cas cette fois-ci, jusqu'à ce que cette âme, sortant pour ainsi dire du cocon, ait atteint la force de se relier aux germes qu'elle avait déposés ici-bas dans son corps physique. Sous l'impulsion du destin, le moment où s'épanouit en elle cette vie spirituelle libre, capable de se déverser en une activité, fut celui où nous fûmes mis par le karma en demeure de créer la mise en scène des « Mystères ». Nous avons évidemment dû fournir les dispositions nécessaires pour ce travail; mais certaines forces

doivent venir du monde spirituel lorsqu'il faut créer une œuvre spirituelle, de même que s'il faut créer sur le plan physique, une certaine force physique est nécessaire. L'aide spirituelle, l'apport spirituel, doivent nous venir. Si l'on n'a pas une conscience claire du monde spirituel, cette aide n'en vient pas moins, mais reste inconsciente. Dans ce cas présent, chaque jour je me remettais à mon travail avec la conscience que l'âme dont je parle, comme un ange gardien, contemplait ce qui se réalisait. Et on pouvait ainsi ressentir l'effet de ce regard : une chaleur pénétrante, croissante, vous remplissait de la force qu'il vous fallait précisément pour réaliser une œuvre qui devait parler le langage de l'esprit.

« Il faut recourir à ces mots pour décrire comment les êtres des mondes spirituels, et également les défunts, ont une action sur le monde physique et à quel point il est exact de dire : « Nous sommes perçus par ceux qui ont développé des rapports spirituels avec nous. »

Pour comprendre ces rapports, ainsi que les paroles qui émanent des âmes des défunts vers nous, on lira plus loin une des conférences dans lesquelles Rudolf Steiner donne quelque lumière sur cette union avec les morts. La conférence choisie est celle qu'il fit après les obsèques de Christian Morgenstern. Sa date est importante, car elle inaugurerait la série des conférences faites à Bâle pour ceux qui travaillaient à l'édifice de Dornach, avant que l'on ne se réunisse dans la grande menuiserie comme ce fut le cas ensuite.

Trois mois plus tard, l'Europe était en feu et la mort commençait sa gigantesque moisson. C'est pendant la guerre, après l'incinération de Sophie Stinde, le 22 novembre 1915, que Rudolf Steiner prononçait ces paroles :

« Les événements que nous vivons ont déjà fait franchir le seuil de la mort à bien des âmes qui avaient joint leurs recherches aux nôtres. Or, je vous l'ai déjà dit, les âmes qui passent ainsi du champ de bataille dans la mort demeurent liées aux tâches que l'époque exige d'elles. Elles restent unies à l'esprit de leur peuple et le combat continue avec des armes spirituelles.

Nous aurons à cœur de diriger vers ces âmes nos pensées aimantes, l'élan le plus chargé de la force unifiante de l'amour. Et lorsque sera dissipée la tourmente dans laquelle ces destinées sont emportées — même lorsqu'elles ont déjà passé le seuil de la mort — quand le moment y sera propice, dans cette idée d'amour unificateur qui nous anime à leur égard, nous célébrerons pour eux une Fête des Morts. »

MARIE STEINER.

NÉCESSITÉ D'UNE CONNAISSANCE
DE L'ESPRIT COMME MOYEN D'UNION
AVEC LES MORTS

4 mai 1914.

JE suis particulièrement heureux que nous ayons pu nous retrouver pendant une heure arrachée pour ainsi dire au travail que vous vouez au monument de Dornach. Car il me semblait impossible de travailler si près les uns des autres et de ne pas nous réunir pour parler de sujets anthroposophiques. Cette possibilité se renouvellera fréquemment cette année, souhaitons-le, car sinon nos amis qui travaillent à édifier le monument auraient moins d'occasions d'entendre de conférences qu'au temps où ils n'y travaillaient pas.

Nous allons commencer aujourd'hui par quelques réflexions sur la vie spirituelle qui pourront nous servir lorsque nous aurons une heure de paix pour examiner à loisir cette question : *Quelle importance peut avoir pour notre âme la science spirituelle ? Quelle importance la vie anthroposophique peut-elle avoir ?*

Ceux qui n'ont pas encore plongé dans cette vie, dans la pensée, le sentiment, la sensibilité anthroposophiques, peuvent se demander à la légère : pourquoi donc, au fond, se soucier ainsi de vie spirituelle, de monde spirituel ? De toutes façons, après la mort, nous y serons transposés, dans ce monde spirituel, et nous saurons alors tout ce que nous pouvons savoir de lui.

Pourquoi ne pas se contenter de ce qui s'accomplit tout simplement ici, entre la naissance et la mort, dans la vie physique, pourquoi prendre du temps à notre vie physique, aux devoirs qu'impose le monde physique, au lieu de laisser à définir plus tard ce qui se passe dans le monde spirituel ? — Voilà une opinion qu'on a souvent pu entendre formuler au temps où le matérialisme était à son apogée, notamment dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Et ce n'était pas nécessairement les âmes les plus basses qui l'exprimaient, et qui disaient : « Soyons donc tout entiers à nos devoirs terrestres pendant que nous sommes sur terre et laissons le reste pour le temps où nous serons morts. » Voilà ce qu'on entendait dire bien souvent.

Un point peut faire réfléchir celui qui commence à se familiariser même pas encore avec la Science spirituelle, mais seulement avec une pensée vraiment logique. Au fond, l'homme ne passe qu'une partie de son temps, entre la naissance et la mort, vraiment dans le monde physique; c'est-à-dire qu'il y passe le temps où il est éveillé. Et celui qui n'a pas encore acquis une notion du monde spirituel, mais qui pense avec rigueur, se rend compte que, par rapport à notre vie consciente, nous savons aussi peu ce qui se passe pendant le sommeil que ce qui se passe après la mort. Pourtant une pensée logique ne peut vraiment pas nier que la vie se poursuive pendant le sommeil. Sinon il faudrait admettre que nous nous dissociions tous les soirs pour nous recomposer le matin. C'est ce qui logiquement est inadmissible. Et l'on ne peut vraiment pas davantage admettre que dans le corps endormi toute la nature humaine soit contenue. L'énigme du sommeil du moins devrait donner à songer. Si l'on y réfléchissait, on serait déjà poussé à regarder d'un peu plus près ce que la Science spirituelle apporte au monde. La Science tout court sera toujours de plus en plus amenée à voir que dans l'homme endormi, c'est-à-dire dans le corps physique, il ne se trouve pas d'élément psychique. Ce siècle d'évolution scientifique ne se terminera pas sans que la Science soit arrivée par elle-même à le découvrir. D'une part, elle s'informerait auprès de la Science spirituelle; d'autre part, elle sera contrainte par les faits de reconnaître que la partie

de la nature humaine que nous appelons l'esprit et l'âme a vraiment rompu ses liens avec le corps physique pendant le sommeil. Et il sera très important alors, de plus en plus important pour les hommes du XX^e siècle, de savoir quelque chose sur cet état de sommeil. Essayons, pour commencer, de nous faire aujourd'hui une représentation de ce qu'au cours du XX^e siècle les hommes devront savoir sur la nature du sommeil.

Pendant que nous dormons, les deux éléments supérieurs de notre nature, le Moi et le corps astral, sont, ainsi que vous le savez, déliés du corps physique et du corps éthérique. Et nous pouvons nous demander : où sont donc ce Moi et ce corps astral pendant le sommeil ? Il semble qu'on peut répondre *a priori* : dans le monde spirituel justement ! Mais, au fond, ils y sont tout le temps dans le monde spirituel. Nous y sommes tout le temps, parce que ce monde spirituel n'est pas dans un lieu à part, séparé du monde physique ; comme physiquement l'air nous entoure de toutes parts, nous sommes de toutes parts entourés spirituellement par ce monde.

Même à l'état de veille nous sommes ainsi sans cesse dans ce monde spirituel. Mais, pendant le sommeil, nous y sommes *autrement* qu'à l'état de veille. Il nous suffit tout d'abord, pour acquérir une première base, de nous expliquer la chose ainsi : avec le Moi et le corps astral, nous sommes pendant le sommeil en dehors du corps physique et du corps éthérique. Mais ce n'est dire encore que la moitié de la vérité ; c'est la vérité, mais ce n'en est que la moitié. C'est au fond comme si l'on disait : pendant la nuit, le soleil est en dehors du champ terrestre. Ce n'est exact que pour les habitants de l'Europe, mais pas pour tous les habitants de la terre. Eh bien ! il en est de même pour ce qui concerne notre Moi et notre corps astral pendant le sommeil. Nous ne sommes vraiment en dehors, pleinement en dehors des corps physique et éthérique, qu'après la mort. Pendant le sommeil, à strictement parler, nous sommes en dehors du système sanguin et du système nerveux. Mais quand, pour ainsi dire, les soleils de notre être (Moi et corps astral) commencent à décliner pour le système sanguin et nerveux qu'ils ont éclairé pendant l'état de veille, ils se lèvent pour l'autre

moitié, pour les organes qui ne sont ni le sang ni les nerfs. Pendant le sommeil, l'homme est étroitement uni à ces organes. Il en est vraiment comme de notre soleil qui se lève pour d'autres habitants de la terre lorsque pour nous il se couche. Quand notre Moi avec le corps astral déclinent pour les systèmes sanguin et nerveux, ils se lèvent pour les autres organes et leur sont d'autant plus intensément unis. Or ces autres organes, auxquels le Moi et le corps astral sont unis pendant le sommeil, ont été construits par les forces spirituelles, comme au reste tout ce qui existe dans le monde. Il se passe alors, pendant que nous dormons, ce phénomène extraordinaire que par notre Moi et notre corps astral nous influençons fortement les organes de notre corps qui sont en dehors du système nerveux et du sang. Tandis qu'à l'état de veille nous influençons fortement, par notre Moi et notre corps astral, notre système nerveux et notre sang, pendant le sommeil nous agissons sur les autres organes, sur ce qui, dans ces autres organes, ne provient pas du sang et des nerfs eux-mêmes, mais ce qui de nos nerfs vient agir dans le sang, provenant du Moi et du corps astral.

Il résulte de ce fait quelque chose qu'il est facile de comprendre : c'est que la manière de s'endormir, de transposer cette action du Moi et du corps astral, a son importance. Un matérialiste peut penser que ce qui se passe pendant le sommeil pour son Moi et son corps astral (que d'ailleurs il n'admet pas) est totalement indifférent. Mais celui qui réfléchit sait que dans la mesure où nos organes ne sont pas directement rattachés au sang ou aux nerfs, c'est-à-dire à la vie consciente, ils sont sous la dépendance, pendant le sommeil, du Moi et du corps astral. Prenons un exemple familier pour le rendre sensible.

Il existe à notre époque une sorte de peur qu'on pourrait à bon droit comparer avec la peur des fantômes qu'on avait au moyen âge; c'est la peur des microbes. Au fond, ces deux états de peur sont identiques, toutes proportions gardées,

Le moyen âge avait une certaine foi dans le monde spirituel; et naturellement ce qui lui inspirait de la crainte était de nature spirituelle. L'époque moderne a perdu cette foi dans le monde spirituel et ne croit plus qu'au matériel. Ce qui lui

inspire donc de la crainte, ce sont des êtres matériels, si petits soient-ils. (Tout au plus pourrait-on trouver une différence dans le fait qu'on pouvait plus facilement composer avec les spectres qu'avec les microbes qui s'infiltrent imperceptiblement.) Je ne veux naturellement pas dire par là qu'il faut prendre son parti des bacilles et les cultiver en soi ! Mais enfin, si les bacilles existent, il ne faut pas non plus nier que les fantômes aussi ont existé. Pour ceux qui avaient vraiment la foi dans le monde spirituel, ils avaient tout autant de réalité qu'en ont aujourd'hui les microbes.

Ce qui nous importe en tout cas pour aujourd'hui, c'est de remarquer que les bacilles ne peuvent vraiment être dangereux que s'ils prolifèrent. Il ne faut pas les cultiver ; c'est là une évidence sur laquelle tout le monde s'entend. Or, quand nous examinons du point de vue spirituel ce qui stimule la prolifération des microbes, nous arrivons à une conclusion sur laquelle nous ne nous entendons plus avec les matérialistes. Car les microbes trouvent un terrain particulièrement favorable en nous lorsque dans notre sommeil nous n'emportons rien d'autre que des pensées matérialistes. Leur meilleur bouillon de culture, c'est lorsqu'on ne s'endort qu'avec des idées matérialistes, au moment où le Moi et le corps astral vont agir sur les organes du corps physique qui ne sont pas le sang ou les nerfs, où ils vont exercer leur action spirituelle. Il n'y a pas de meilleur moyen de cultiver les microbes dans un foyer d'épidémie, ou bien de maladies endémiques, que de n'avoir rien d'autre en esprit que des images de la maladie, d'être emplis de terreur à l'égard de cette maladie. Lorsqu'on ne trouve rien à opposer par soi-même à cette peur des maladies qui se dégage d'un foyer d'épidémie et que l'on s'endort le soir avec cette idée de peur, il se développe dans l'âme des reflets inconscients, des échos, des imaginations traversés de crainte, et c'est là un bon moyen pour nourrir et cultiver les microbes. Si l'on arrive à calmer un peu cette anxiété par un amour actif, par exemple, par des soins aux malades qui ne vous laissent plus le temps de penser à vous-même, à la contagion possible, etc., on diminue par là fortement aussi la prolifération des bacilles.

La Science spirituelle ne nous enseigne pas seulement ces choses pour moraliser contre l'égoïsme humain, mais pour décrire des réalités précises du monde spirituel. Dans la vie, nous rencontrons partout le monde spirituel, car nous mêmes déployons positivement une activité des mondes spirituels entre le temps où nous nous endormons et celui où nous nous réveillons. Et mieux que tous les médicaments ou prescriptions pour lutter contre les bacilles, la pensée humaine peut agir; si elle se dégage du matérialisme et ressent l'aiguillon d'un amour actif de l'esprit, son action est mille fois plus féconde que tous les remèdes. Il faut qu'au cours de ce siècle de plus en plus se propage la connaissance que le monde spirituel a de l'importance jusqu'à l'égard du corps physique, une importance qui pénètre dans l'univers physique, parce que, en réalité, pendant notre sommeil, nous plongeons au sein du monde spirituel et agissons de là sur le corps physique demeuré dans l'inconscience. Bien que cette action ne soit pas perceptible aux sens, elle n'en existe pas moins.

Pour comprendre ces choses sous leur vrai jour, il faudra bien aussi se familiariser avec cette idée que la force de salut et de guérison qu'apporte la Science spirituelle doit agir à travers la communauté humaine. Car au fond quelle serait l'importance d'un seul homme qui çà ou là introduirait dans le monde spirituel, en s'endormant, les pensées qui sont conformes à ce monde, mais qui serait environné de pensées matérialistes, de ces sentiments de peur, véritables bouillons de culture pour les germes morbides, qui vont toujours de pair avec le matérialisme ? Ces germes, ces microbes, qu'est-ce que c'est, au fond ? Ah ! nous touchons là, mes chers amis, à un chapitre dont la connaissance serait bien nécessaire à la vie humaine. Lorsque, dans la nature, l'air est rempli des oiseaux de toute espèce, l'eau de toutes sortes de poissons, lorsqu'on suit des yeux tout ce qui rampe sur la terre, tout ce qui s'y ébat et se révèle à nos sens, nous avons devant nous des êtres qui sont les créatures d'une divinité incessamment en évolution, et cela quels qu'ils soient, même lorsque leur action nous semble nuisible. Mais au moment où nous abordons les êtres qui ont pour terrain d'ébat d'autres

êtres vivants, plantes, bêtes ou hommes, et notamment ces bacilles qui vivent aux dépens de l'organisme animal ou humain, nous y voyons les créatures d'entités certes spirituelles aussi, mais d'une certaine nature, d'entités ahrimaniennes. Pour comprendre la présence de ces créatures dans notre monde, il faut savoir qu'elles sont le résultat des rapports de l'homme et d'Ahriman. Or ces rapports de l'homme et d'Ahriman sont rendus plus étroits par une mentalité matérialiste ou par la crainte, la peur que dicte l'égoïsme. On se fait une idée exacte de la place de ces parasites dans le monde quand on se dit : là où ils se montrent, ils sont un symptôme de l'action d'Ahriman. Cet exemple révèle qu'il ne peut pas revenir au même de s'endormir le soir en emportant avec soi dans le monde spirituel des pensées matérialistes ou spiritualistes ; si nous nous en rendons compte, nous ne dirons plus que tant que nous sommes en ce monde nous n'avons pas à nous occuper de connaître l'esprit. Cet exemple concret nous permet de juger l'immense importance qu'ont les études spirituelles pour la vie de l'homme, même dans son cours terrestre.

Mais nous pouvons aussi diriger vers un tout autre domaine le regard de notre esprit. Nous serons toujours plus frappés du lien qui unit cette vie avec la vie spirituelle. Nous avons besoin pour vivre des règnes de la nature qui sont au-dessous de nous et dont nous tirons notre nourriture. Eh bien ! après la mort, ce dont les morts tirent leur subsistance, pour ainsi dire, ce sont les idées, les pensées, les sentiments, inconscients ou non, que sur terre les hommes emportent dans leur sommeil. Et pour les morts cela fait une différence capitale si les hommes endormis n'ont été remplis à l'état de veille que de sentiments et d'idées matérialistes, dont ils saturent ensuite leur sommeil, ou bien s'il y a quelque part des êtres humains endormis dont l'âme, à l'état de veille, s'est pénétrée d'idées spirituelles et qui également en imprègnent leur sommeil. Les premiers peuvent être comparés aux seconds comme un désert aride et stérile à une contrée fertile qui nourrit tous ses habitants. Car c'est dans la plénitude spirituelle de ceux qui sur terre sont endormis que les morts trouvent une force vitale, pendant les années qui suivent immé-

diatement la mort; cette force vitale, toute proportion gardée, peut être comparée à la nourriture que nous recevons sur terre des règnes qui sont au-dessous de nous. Nous pouvons littéralement devenir pour les morts comme un champ fertile, quand nous nous emplissons des idées qui nous viennent de la Science spirituelle; nous nous transformons au contraire en un désert aride, affamant pour les morts, quand notre sommeil n'est peuplé que d'idées et de sentiments purement matérialistes.

Mes chers amis, si l'on parle aujourd'hui de la Science spirituelle, ce n'est pas avec ce genre d'enthousiasme facile qui règne dans pas mal d'autres réunions ou associations. Mais la nécessité de parler des enseignements spirituels jaillit aujourd'hui des besoins mêmes du cœur, lorsqu'on se rend compte qu'au XX^e siècle les hommes ne peuvent plus se passer de cette Science spirituelle. Et lorsqu'on a ainsi soupesé à quel point cette Science spirituelle est un besoin impérieux pour le monde, il ne nous appartient même plus de retenir sur nos lèvres ces enseignements, de ne pas les communiquer aux hommes. La force de parole dont on dispose, on la sent bien inférieure à la nécessité urgente d'apporter toujours plus de connaissances spirituelles aux hommes qui sans elles descendraient toujours plus profondément dans le matérialisme.

Quelle est donc notre position à l'égard de ces âmes défuntes auxquelles nous avons été rattachés pendant la vie, dont nous avons un souvenir précis, à qui nous pensons fréquemment ? Si nous pouvons, dans le sommeil, leur offrir un aliment spirituel par la vie de nos pensées, quelle est, à l'état de veille, notre position à l'égard de ces morts ?

Si l'écho de pensées spirituelles dans nos âmes endormies apporte aux morts un viatique, toute idée active qui pénètre dans les mondes spirituels s'unit à des êtres spirituels; les morts la perçoivent, et si elle n'est pas là elle leur manque. Quand nous pensons uniquement à des choses matérielles, à ce qui nous entoure extérieurement, les morts ne peuvent pas voir nos réflexions; elles n'ont pas de sens pour eux.

Ces réflexions sont peut-être très intelligentes, très savantes, mais c'est un *néant* pour les morts. Dès qu'elles

prennent pour objet des réalités spirituelles, immédiatement elles se mettent à briller pour les morts, pas seulement pour les vivants, mais aussi pour les morts. C'est pourquoi déjà souvent nos amis ont reçu ce conseil : lorsqu'un être avec qui vous avez été uni sur terre a passé le seuil, faites-lui intérieurement la lecture, lisez-lui en esprit. Représentez-vous cet être et suivez pour lui les pensées qui traitent du monde spirituel : alors le mort lit avec vous. Il ne faut pas croire que cela soit sans importance. Evidemment le mort *est* déjà dans ce monde spirituel que nous apprenons à connaître par l'enseignement, mais les pensées relatives à ce monde doivent être produites sur la terre. Le mort ne doit pas seulement percevoir le monde spirituel, qui évidemment l'enveloppe, il a besoin des pensées de ceux qui sont des vivants sur la terre. Ces pensées lui offrent quelque chose comme une perception. Le plus beau don, le plus substantiel des dons que nous puissions faire aux morts, c'est de leur lire ainsi.

Lorsqu'on demande si souvent : « Qu'est-ce que nous pouvons faire pour les morts, que leur donner ? », il faut répondre : « Nous leur donnons en leur lisant des pensées qui contiennent l'esprit en elles. » Et si quelqu'un mettait en doute que cela puisse être utile, puisque le mort est lui-même maintenant dans le monde de l'esprit, il devrait se rappeler que, dans cette vie-ci, on peut être entouré d'une foule de choses que l'on voit, mais sans peut-être les comprendre ; il faut acquérir lentement le sens de ce qu'elles sont. Ainsi le mort peut bien être dans le monde spirituel, mais il a besoin d'idées qui lui viennent des vivants. Comme une pluie bienfaisante tombe du nuage sur la terre sèche, ainsi les pensées lumineuses imprègnent la région où le mort doit d'abord séjourner.

Tous ces exemples nous montrent quelle immense importance il y a pour notre monde physique à ce que nous vivions en pensée dans le monde spirituel, et comme il est faux de croire qu'on peut bien attendre d'être mort soi-même pour savoir ce qui s'y passe. En vérité, c'est justement l'étude du monde spirituel qui nous fait comprendre pourquoi l'homme est sur terre. Il y est pour acquérir ce qui ne pourrait être

acquis nulle part ailleurs dans le monde, pour y acquérir un bien si capital que le mort même doit le recevoir du vivant.

Le lien étroit qui relie la vie sur terre à l'existence qui suit immédiatement la mort se révèle encore par bien d'autres côtés. Il est seulement parfois malaisé d'en parler concrètement, parce que si facilement les mots peuvent être mal interprétés. L'homme a une terrible tendance à ne jamais voir qu'un aspect des choses, et lorsqu'on parle notamment du monde spirituel ou de réalités spirituelles, il y a dans le cœur humain certaines tendances à créer de la confusion. Lorsqu'on décrit, dans un cas particulier, qu'un lien persiste entre deux êtres dont l'un vit encore sur terre et l'autre est mort, ce récit risque d'être déformé par celui qui laisse parler en lui l'égoïsme humain. Car cet égoïsme porte à ramener le cas à soi-même. Si l'on décrit, par exemple, le cas concret d'un mort qui ressent ceci ou cela, on se dit : il n'en sera certainement pas de même pour moi. Et au lieu que ce récit ait apporté l'apaisement, l'égoïsme le défigure et inspire l'idée qu'on ne connaîtra soi-même rien d'aussi beau après la mort.

Dès qu'il n'est plus question de généralités, mais de cas particuliers, il faut donc prêter au récit un sentiment tout impersonnel qui permette de contempler le destin d'autrui sans faire tout le temps des rapprochements avec soi-même, ou sans se dire : puisque ce cas ne s'applique pas à moi, il m'est indifférent. Cette attitude personnelle aboutit à de véritables incompréhensions. Si je la mentionne, c'est que je voudrais avant tout éviter qu'il se crée ici des malentendus de ce genre parmi vous.

Tout récemment un de nos amis très chers est mort; beaucoup de ceux qui sont aujourd'hui présents ont assisté à son incinération. Il aurait eu demain, 6 mai, 43 ans. Dans les dernières années de sa vie, il avait immensément souffert. Au moment où il souffrait le plus, il ne s'est pas défendu d'avouer qu'il souffrait, mais il s'est défendu de reconnaître qu'il fût malade. Il n'était pas malade, disait-il. Il avait mal, mais il n'était pas malade. Et s'il parlait ainsi, ce n'était pas pour jouer avec les mots, mais pour exprimer une réalité. Il

voulait dire par là : la connaissance de l'esprit qu'en moi je porte, qui me soutient et me maintient, brise toute attaque de maladie. Je sens que je souffre, mais la santé de mon âme est si grande que, lorsque je considère mon état corporel, je ne me reconnais pas le droit de me dire malade. C'est une position qui est très remarquable, un sentiment qui peut vraiment pénétrer toute l'âme.

Les dernières années que cet homme a vécues dans un corps de souffrances, mais qu'il ne reconnaissait pas pour un corps de malade, on peut les comparer avec les débuts de la vie spirituelle qui s'ouvre maintenant pour notre ami. On perçoit alors une image qui emplit de respect, celle du lien qui unit la vie sur terre et l'existence d'après la mort. Je décris simplement un fait du monde spirituel. Dans son corps qui portait les symptômes physiques de la maladie, il s'était élaboré tout un ensemble de pensées imaginatives, d'« imaginations ». Ces puissantes imaginations vivaient dans les membres malades, pour ainsi dire. Le corps était rempli de réalités spirituelles, et particulièrement les organes qui ne sont pas aussi conscients pour la vie quotidienne que les organes du système nerveux, le cerveau par exemple. Ces réalités spirituelles y vivaient et y vivaient même d'autant plus aisément que ces organes s'affaiblissaient extérieurement. Ainsi élaborées, ces imaginations s'assemblent actuellement pour former un tableau grandiose que l'âme du mort contemple, dans lequel il vit; elles déroulent devant lui le monde spirituel, après avoir été élaborées pendant les dernières années de vie terrestre dans le cachot des organes malades; mais il a su leur donner alors une telle densité qu'il les retrouve en esprit comme son horizon.

Cette vision qui se compose comme la floraison d'un art spirituel est d'une beauté si parfaite qu'on n'en trouverait point facilement l'équivalent. Ce que crée l'artiste sur ce plan physique, lorsqu'il exprime par la beauté un aspect de ce monde, et révèle plus de choses par sa toile ou son marbre que notre œil n'en peut voir, cette œuvre d'art, comparée à la beauté de cette vision, n'est que peu de chose. Car, par cette

vision, nous contemplons non seulement le monde spirituel tel qu'il est dans sa réalité, mais aussi tel qu'il ressuscite de l'âme d'un mort dont le karma n'a été pour cela qu'une lente préparation. C'est ce que révèlent les poèmes qu'il écrivit; ils révèlent que cette forme de vie spirituelle, cette montée dans le monde spirituel après la mort, est intimement liée à ce que, dans la Science spirituelle, depuis des années nous avons appelé : l'impulsion du Christ ! Cette impulsion, vous la retrouverez dans les poèmes qui s'intitulent : *Nous trouvâmes un sentier...*

ALLOCUTION PRONONCEE A L'INCINERATION
DE SOPHIE STINDE

22 novembre 1915.

ÉLEVONS nos regards vers l'esprit qui vient d'être retiré du champ de notre activité terrestre. Elevons-les du fond de notre douleur; car en douleur s'est transformée pour nous la joie avec laquelle, si longtemps, nous avons poursuivi aux côtés de notre amie les buts qui donnent pour nous à la vie tout son prix. Que nos sentiments essaient de se diriger vers elle, inspirés par la beauté de son âme et par tout ce qu'elle a déversé dans la mienne au cours de ses dernières heures (1).

Chers amis, ce profond bonheur que nous avons pu connaître à vivre pendant plusieurs années auprès de celle qui vient de nous quitter et qui fut si exemplaire, ce bonheur s'est mué en une douleur qui ne peut s'exprimer par des mots et qui ne doit pas l'être. Du fond de cette douleur, nous adressons notre dernier salut à sa dépouille, un salut qui sera le dernier sur terre, mais aussi le point de départ d'une union que rien ne pourra plus interrompre.

Comment se dessine-t-elle dans notre âme, l'image terrestre de la chère endormie? Nous parcourons du regard toute cette existence, maintenant terminée pour l'incarnation

(1) Ici venait une poésie que nous devons supprimer, la traduction ne pouvant en donner l'équivalent; on en trouvera plus loin les deux dernières strophes. — N. d. T.

présente; nous découvrons avec respect la grandeur de cette vie qui laisse des empreintes durables dans nos cœurs comme partout où elle s'est exprimée. Notre amie s'était choisi comme cadre de son existence, cette fois-ci, une région où se rencontrent assez souvent des âmes qui, dans leurs traits généraux, sont apparentées à la sienne. Elle venait des âpres régions septentrionales qui donnent fréquemment des natures comme celle qu'elle avait : d'une apparence extérieure parfois rude, mais d'une profonde sensibilité intérieure, d'une chaleur et d'une douceur de cœur qui tempèrent admirablement le sens du devoir et du sérieux de la vie. C'est ainsi qu'elle nous apparut pour la première fois, voici plus de dix ans, représentant un type d'humanité tout spécialement marqué dans sa famille. Il a régné dans cette famille un sens religieux toujours avide de clarté, et cependant profond, un intense besoin de découvrir les sources de la vie, de résoudre l'énigme de l'existence. Peu de temps après son entrée dans notre cercle, nous prenions part au deuil qu'elle ressentit lorsqu'elle perdit son frère. Et, au cours de ces années pendant lesquelles la même action nous a réunis, elle nous est véritablement apparue comme un autre aspect de la nature de ce frère, Julius Stinde. Car elle et lui ensemble étaient de ceux qui savent se prêter avec compréhension à tous les détails humains de la vie de chaque jour, à tout ce qui peut être fait pour réjouir les hommes, pour les affermir dans leur humanité. Mais, à ce don de savoir prendre très humainement ce qu'apporte la vie de tous les jours, ce qui vient de la nature, des rapports sociaux, se mêlait précisément un désir profond des mystères de l'esprit. A cette recherche notre amie a consacré toutes les forces de sa vie terrestre, surtout dans les dix dernières années. Tout ce qui était en son pouvoir, elle le consacra au monde spirituel, et son action apporta à d'innombrables cœurs la chaleur dont ils avaient besoin. Elle-même devenait sans cesse de plus en plus purifiée dans son amour du spirituel, de plus en plus claire dans sa connaissance de l'esprit. Et, grâce à ses dispositions pour la vie de l'esprit, sa recherche lui fit trouver le chemin intérieur qui

conduit au Christ. Le Christ, que n'atteint pas seulement la profondeur du sentiment, mais aussi la plus haute activité de la pensée, devint vivant en elle; elle put ressentir son impulsion dans toutes les formes que prend l'activité humaine au sein de l'évolution. Son ardeur intérieure lui fit découvrir le Christ vivant qui anime toute chose et dont l'Etre ne peut se livrer cependant qu'à une recherche spirituelle intense. Ainsi, unissant cette quête de toute sa vie à nos propres recherches, elle nous donna le bonheur de pouvoir vivre auprès d'elle. Elle vint à nous, déposant le travail familial auquel elle se livrait jusqu'alors avec succès, pour se consacrer à notre travail. En revoyant aujourd'hui les paysages si expressifs qu'elle peignait, on comprend toute la beauté de sa nature d'artiste, tout le sens, toute la profondeur artistiques qu'elle a introduits dans notre cercle, dont elle a pénétré nos activités. Elle entra parmi nous comme quelqu'un en qui l'on devine, dès le premier instant, qu'elle saisissait à travers les mots exprimés, mais aussi à travers l'inexprimé, le monde des pensées que nous avons à transmettre aux hommes. Peu d'êtres ont eu comme elle la perception du cœur qui livre, à travers les mots prononcés, le sens de tout ce qui reste d'inexprimé dans un enseignement comme le nôtre. Peu d'êtres ont su comme elle pénétrer cet enseignement du feu de sa volonté, de la chaleur de son cœur, et porter également au cœur des autres ce que la Science spirituelle doit leur donner. Le lien qui nous unissait à Sophie Stinde, je ne puis l'esquisser qu'en des traits approchants en disant : avec elle, on pouvait se comprendre à l'aide de ce que disent les mots, mais on pouvait se comprendre également à l'aide de ce que ne disent pas les mots et qui, sans être vu ni entendu, passe d'une âme à l'autre. Lorsqu'un mouvement spirituel prend son essor, les tâches les plus multiples s'imposent; elles doivent être confiées à des mains humaines dont on soit sûr, et qui les accompliront peut-être même mieux qu'on ne les aurait réalisées soi-même. Il faut répondre aux exigences de l'heure par des actes dont on n'a pu prévoir ni la portée, ni la valeur au moment où le travail a dû commencer, mais dont la portée et la valeur

apparaissent seulement parce que le travail s'accomplit. Et Sophie Stinde était parmi ceux dont l'activité énergique a eu des résultats positifs. Par là, le lien qui l'unissait à nous, et nous à elle, était fait d'une confiance non pas aveugle, mais lucide. Ainsi, mes chers amis, bien des choses qui ont pu voir le jour dans notre mouvement n'y seraient pas apparues sans son aide agissante. Ces liens mystérieux entre ce que le regard spirituel peut contempler dans les mondes supérieurs et ce qui émane de la force artistique de l'homme, ces liens, nous avons besoin de les sentir vivre autour de nous à un certain moment de notre action. Le monument qui s'élève actuellement en Suisse, pour y servir d'expression à notre mouvement, il a été couvé par des âmes comme celle de Sophie Stinde. Non seulement par le désir qu'il soit là, mais par cette force d'amour, la seule dont il pouvait naître, et par ce sens artistique sans lequel le monde des pensées ne peut se déverser dans la forme. Tous ces dons, elle nous les avait apportés en venant à nous. Et je n'oublierai jamais l'image qui m'est restée des journées où, pour la première fois, je me rendis dans la maison qu'elle habitait avec son amie la comtesse Kalckreuth, pour une causerie intime que je devais y faire. Comme des éléments qui nécessairement appartiennent l'un à l'autre, ce qui venait des profondeurs de son âme rejoignait les profondeurs de la nôtre, et ce qui venait de la nôtre pénétrait naturellement la sienne. La douceur, l'amour, voilà ce qu'a véritablement su revêtir l'un des esprits qui l'ont animée sur la terre et qui maintenant la portent vers les cimes lumineuses. Et il l'inspirait lorsqu'avec son sens si droit, si infail- lible, de la vérité, elle accomplissait avec clarté les tâches de sa vie. Ne rien négliger d'un sens rigoureux du devoir, voilà ce qu'il lui insufflait également, si bien qu'elle harmonisait en elle l'amour et la douceur avec la rigueur et le sens du devoir. Ce faisant, elle fut un des bonheurs de notre vie, un de ses plus beaux trésors, et c'est bien ainsi qu'en jugèrent tous ceux qui purent vraiment l'approcher. D'ailleurs, lorsqu'on avait une fois conquis Sophie Stinde, en vérité, on ne pouvait plus la perdre.

Puissent-ils maintenant revivre pour nous, ces instants précieux dans lesquels l'un ou l'autre de nous put mettre en commun avec elle, par la conversation, par le travail, son intérêt et son amour pour les grandes questions de l'évolution humaine, aussi bien que les problèmes les plus brûlants du cœur humain. Ces instants nous demeurent inoubliables parce qu'au-dessus d'eux planait une chaleur dont rien ne peut estomper le souvenir, et qui restera impérissable dans les âmes. Ainsi, de la place qu'elle occupait elle agissait comme un modèle pour tous, et tous ceux qui sur terre travaillaient avec elle se sentaient unis à elle. De cette place a rayonné une lumière inaltérable et dont nous pourrions encore être éclairés pendant longtemps, car elle a profondément pénétré notre mouvement d'une activité qui a finalement absorbé toutes ses forces. Et désormais, alors même qu'elle ne sera plus physiquement parmi nous, lorsque nous sentirons, au cours de notre action, les forces précieuses qui y ont été déposées, quels que soient notre occupation, notre travail, nous entendrons secrètement la voix spirituelle de Sophie Stinde que nous avons pris l'habitude d'écouter avec un si grand respect.

Oui, nous regardons vers toi du fond d'une douleur en laquelle s'est mué le sentiment bienheureux que nous connûmes au cours de nombreuses années d'unité d'esprit. Mais nous te contemplons dans les mondes spirituels. Et toi-même, avec l'énergie que nous te connaissions, avec ta douce chaleur, tu es notre consolation. Tu nous consoles, car nous croyons à bon droit recevoir de ton âme la promesse que tu veux déverser ta force dans la nôtre pour mener à bien l'œuvre qui s'impose. Ce que tu as uni à nous pendant quelques années nous demeure uni pour l'éternité. Et notre plus grand réconfort viendra lorsqu'avec confiance nous te trouverons près de nous, esprit bienheureux, dans nos occupations, dans nos travaux, dans notre œuvre. Le Christ que nous cherchons, il fut si souvent dans ton cœur, lorsque tu voulais intérieurement t'unir aux autres êtres. Par l'activité de ta pensée profonde, par le sens créateur qui anima ton art, c'est tout ton être qui se sentait vivre dans les forces divines dont spirituellement l'univers est

sorti. Unie à cette âme divine qui enfante et soutient les mondes, tu as su quelle force t'avait conduite des sphères de l'esprit à l'existence terrestre. Et tu conçus l'impulsion intérieure du désir profond qui te fit retrouver, pendant ta course terrestre, le Christ, Lui qui a passé par le Mystère du Golgotha pour sauver la terre, pour porter notre âme humaine — s'unissant à elle en sa divinité — à travers les portes de la mort, et l'introduire dans la lumière spirituelle sans limites.

Voilà qui tu étais et ce que fut ta vie. Indestructible demeurera le lien qui prolonge entre nous et ton être éternel celui qui nous a unis si harmonieusement à ton être périssable. Dans le monde sensible s'est manifestée, par ton âme exemplaire, une lumière qui ne périra pas.

« L'esprit humain éternel, que ton enveloppe terrestre avec amour manifestait, l'oreille intérieure l'entend se révéler depuis les hauteurs de l'éther auxquelles il s'unit présentement, réconfortant les amis que remplit la douleur. »

« Je veux unir à votre œuvre terrestre les forces qui viennent à l'âme dans les sphères de l'esprit. Pour que le lien qui m'unissait à vous, dans la vie éphémère, revête le sceau de l'éternel dans la lumière et dans la vérité. »

Nous nous séparons ainsi, le cœur pesant, de ton enveloppe terrestre qu'à cette heure nous devons rendre aux éléments. Et nous nous relions par un mode nouveau avec ton esprit que sur terre nous avons recherché. Nous te faisons le serment de maintenir toujours actives en nous les pensées qui permettront à nos âmes de rencontrer la tienne sur son chemin. Nous nous engageons envers toi, amie spirituelle fidèlement reliée à nous, nous nous engageons envers toi à cette heure et pour l'éternité !

EN MÉMOIRE DE SOPHIE STINDE

26 décembre 1915.

LA dernière fois qu'ici je vous ai parlé, se trouvait encore parmi nous celle que tout son être attachait si intimement à notre construction : Sophie Stinde.

Vous avez pris votre part de cette perte douloureuse et vous avez ressenti, lorsque l'âme de Sophie Stinde nous a quittés, l'union profonde qui avait régné entre vos âmes et la sienne au sein du même travail spirituel. Mais je ne puis reprendre ici les conférences, mes chers amis, sans évoquer celle dont le départ nous a si profondément atteints. Quelques mots suffiront, car son souvenir est très riche et intense en chacun de nous, si riche et si intense que les mots physiques ne sont guère nécessaires.

Le lien qui, pendant des années, nous a reliés à notre amie, peut se décrire ainsi : elle était pour nous un modèle. La place qu'elle avait prise parmi nous répondait au fond de son être, tel qu'il s'exprimait à travers cette incarnation.

Lorsque nous eûmes commencé notre activité anthroposophique en Europe centrale, et qu'il fut nécessaire de créer des centres en plusieurs endroits, la maison de Sophie Stinde fut, à Munich, celle où je pris pour la première fois la parole devant les membres de cette ville. Et depuis ce jour Sophie Stinde fut au cœur de notre travail.

Car il faut bien distinguer deux choses :

Ce qui forme la substance même de notre œuvre doit être puisé dans les mondes spirituels; elle doit, pour que la terre atteigne son but, se rattacher aux forces appelées à pénétrer l'évolution humaine dans les époques à venir. Avec toute l'humilité nécessaire, c'est bien là ce que nous considérons comme notre but. On peut être convaincu de cette mission, mais on peut aussi s'en détourner. Elle *doit* être réalisée au sein de l'évolution spirituelle de l'humanité, peut-être dès aujourd'hui; elle le serait en tout cas demain, si les efforts que nous tentons à cette époque-ci devaient se briser sur cet obstacle que les âmes actuelles sont trop faibles pour porter notre message.

A côté de cela, il faut discerner, au sein de notre Société, le travail de ceux qui s'efforcent avec nous de faire entrer *présentement* dans la vie spirituelle de l'humanité cette substance, ce contenu émanant de l'esprit. Car il y a des âmes, il y a des cœurs qui en ont besoin. Et là, on ne peut pas dire : si ce n'est pas pour aujourd'hui, ce sera pour demain. Il n'y a plus qu'une seule règle de conduite : de tout son être « se mettre à l'ouvrage ». Celui qui s'y met, avec tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, se consacrant à cette tâche comme à la plus pressante que la vie lui impose, celui-là a compris qu'un milieu a dû socialement se constituer pour que nos enseignements entrent dans la vie spirituelle des hommes.

Ce que nous considérons en premier lieu la *substance* même des vérités spirituelles peut se passer du bon vouloir des hommes. La seule chose nécessaire, c'est le caractère de vérité que porte l'idée. Mais il n'est pas encore dit que les circonstances ne viennent pas alors étouffer l'idée; son moment d'apparition peut être reculé vers l'avenir lointain où elle pourra enfin s'incorporer à l'humanité. En face de la substance d'une idée, on ne peut parler que de la comprendre, de la reconnaître; on n'a pas à faire intervenir la confiance, la disposition de l'âme, la volonté; on n'a simplement à parler que de la *vérité intérieure de la chose* en elle-même.

Il en est tout autrement lorsqu'on tient compte de l'instrument par lequel cette substance spirituelle doit pénétrer dans

le monde. Il n'est plus question du contenu de la vérité en lui-même, mais du fait que cette vérité doit s'introduire dans un courant de notre époque; et, pour cela, sur la base de la confiance qui unit entre elles les âmes des membres, doit régner la bonne volonté, cette bonne volonté jointe à la chaleur et à la lumière nées de l'enseignement.

Bien des qualités sont nécessaires à ceux qui prennent une place importante dans un tel travail. La première est précisément la bonne volonté de faire servir tout ce que le karma leur a donné pour le bien de l'œuvre spirituelle dans laquelle ils entrent; ce qu'ils ont reçu de cette présente incarnation doit pouvoir se transformer, s'adapter, pour servir. L'un apporte telle faculté, un autre telle autre, telle compétence, tel don. Il n'y a pas un chemin de la vie contemporaine qui ne parte, comme d'une périphérie, vers ce centre qu'est l'œuvre d'ensemble à réaliser.

Sophie Stinde apportait beaucoup et avait la meilleure volonté qui soit pour faire servir à l'ensemble ce dont cette incarnation l'avait dotée. Ce temps de Noël rappelle à nos âmes le message :

*Manifestation de forces divines dans les hauteurs
Et paix aux hommes de la terre
Qui sont de bonne volonté,*

Oui, cette âme était de bonne volonté. Quand elle vint vers nous, le but de sa vie avait jusqu'alors été son art. A travers tout ce qu'elle avait réalisé dans ce domaine s'exprimait une nature artistique profonde, Et le don qu'elle en fit fut d'une valeur inestimable. Car ce qui vient s'épanouir dans la création artistique accède peut-être plus aisément que bien d'autres forces aux mystères de l'esprit. Ainsi, ce que cette âme avait pu recevoir de l'art, elle nous l'apporta.

De là seulement naquit la possibilité de déployer notre énergie vers le dehors, vers l'expansion, finalement vers le monument que nous sommes en train d'édifier. Sophie Stinde fut l'une des premières à concevoir l'idée de ce monument. Et l'on peut se demander s'il nous aurait été possible, sans sa

forte volonté, de progresser depuis les représentations des « Mystères », à Munich, jusqu'à la réalisation du monument de Dornach.

Mais un second trait nous frappe, lorsque nous contemplons l'âme de Sophie Stinde et son action parmi nous : c'est sa confiance. Là encore, elle fut un modèle. *Lorsqu'un travail en commun s'impose, la confiance réciproque est nécessaire.* Quelles que soient les doctrines, les idées, au service desquelles on agit, *une base de confiance est indispensable à toute collaboration.*

Ceux qui ont travaillé avec elle ont appris d'elle quelle sorte de confiance un mouvement comme le nôtre doit établir dans le travail commun. Comprenez-moi bien à fond : le but que nous poursuivons, il ne peut pas toujours apparaître dans le monde extérieur; il réclame de longues périodes d'incubation pendant lesquelles il faut le couvrir, le mûrir. Des êtres doivent travailler ensemble, qui seront capables de développer à l'égard les uns des autres la confiance, la *volonté de travailler ensemble*, même s'ils ne sont pas guidés, pas à pas, par des règlements abstraits, des théories, des professions de foi. C'est la vie même du travail qui fera naître la chaleur entre les âmes, la confiance non pas dans des théories, non pas dans le travail lui-même, mais dans les âmes; car on sent qu'avec elles on atteindra le but qui doit être atteint, si même rien ne le prouve encore au monde extérieur, si même, il ne se révélera que peu à peu dans l'évolution. Il faut savoir que l'on est lié à des hommes qui n'ont pas seulement confiance dans des mots, mais qui peuvent concevoir *la vie qui circule* à travers les âmes qu'anime un même but, quand bien même ce but n'est pas tangible. Ces hommes seront alors capables de réaliser ceci : s'étant unis avec le centre vivant du travail, ressentant l'impulsion de la fidélité dans le travail, ils dépouilleront la recherche de soi pour se donner à ce travail.

Telle fut la manière d'agir de Sophie Stinde parmi nous : pleine d'esprit de sacrifice, du don de soi-même, exemplaire. Et ce souvenir vit particulièrement dans ces salles au-dessus desquelles s'arrondit la double coupole, ces salles auxquelles

elle a collaboré. Il nous sera dorénavant impossible d'élever nos regards vers ces formes sans nous sentir unis à elle.

Mes chers amis, la Science spirituelle n'est pas là pour masquer la douleur qui pèse sur notre âme lorsqu'un pareil deuil nous atteint. La douleur est une réalité dans le monde. Et nous savons qu'elle enfante des créations sublimes. Ne pas reconnaître ses droits, ce serait s'insurger contre l'ordre de l'univers! Mais élevons nos âmes vers les paroles que l'esprit de notre amie nous laisse : *Je serai avec vous comme j'étais avec vous.* La mort aura transformé, mais pas altéré, notre rapport avec elle. Et il faut espérer qu'un sens accru de nos relations avec cette âme fera grandir en général notre compréhension des rapports qui relient l'être humain au monde spirituel. Car la compréhension envers une âme comme celle de Sophie Stinde accroît les effets de l'amour et de la confiance mutuelle.

Rien de ce qui touchera notre monument ne pourra se passer sans que nous évoquions la part qu'elle a prise à sa fondation. Certes, des âmes de cette nature, qui savent reconnaître quels devoirs s'imposent intérieurement à qui s'unit à notre œuvre doivent compter avec des incompréhensions, des malentendus, des difficultés. On les comprend difficilement et on les méconnaît aisément. Cela doit être supporté. Nombreux sont toutefois parmi nous ceux qui portent au fond d'eux-mêmes une pure et belle flamme d'amour qui monte vers l'âme de Sophie Stinde. Ces flammes, qu'elle a su éveiller dans les cœurs, apparaissent tout particulièrement à mon regard intérieur.

Plus d'un être, qui cherchait son chemin, s'est adressé à elle et, à travers les mots qu'elle savait dire, a trouvé cette force d'amour, de fidélité et d'amitié qu'il cherchait. Alors s'allumait cette flamme et, lorsque son origine était juste, elle durait. Car elle ne s'éteint pas si elle a été allumée par quelqu'un qui éprouve un sentiment élevé du devoir à accomplir dans le monde et qui sait tempérer ce sens du devoir par la douceur de l'amour. Au fond, il ne faut pas croire que par l'amour on soit porté à pactiser avec l'accomplissement du

devoir. L'amour peut être réchauffé par le devoir, et le devoir fortifié par l'amour. C'est là ce qu'on observait en Sophie Stinde. Ceux qui ont su reconnaître de quelle manière elle a pris sa part de notre travail spirituel, puissent-ils être nombreux!

Mes chers amis, je n'ai pas voulu reprendre la parole dans ces lieux où a plané l'âme de Sophie Stinde sans rappeler d'abord sa mémoire. L'amour que nous avons pour elle sur terre, nous le dirigeons vers elle, vers cet esprit qui nous traversera de sa chaleur, de sa lumière. Cherchons-la donc parmi ceux qui nous sont particulièrement proches à une époque où les sphères spirituelles brillent plus intensément qu'à d'autres siècles. Ouvrons-nous aux forces actives qui jaillissent de son âme; rendons-nous dignes d'elles pour qu'à travers notre œuvre, et en ce lieu notamment, elles puissent agir.

UN AN APRES LA MORT DE SOPHIE STINDE

Dornach, le 17 novembre 1916.

UN Américain bien connu a récemment lancé cette phrase : « Sur terre, personne n'est irremplaçable. » A son avis, chacun de nous, à sa mort, pourrait être immédiatement et parfaitement remplacé dans son emploi par quelqu'un d'autre. Il faut reconnaître que bien pauvre est la conception de la vie qui peut aboutir à une telle idée, à une telle impression. Lorsqu'on aborde le mystère de la mort en s'inspirant d'une connaissance approfondie de la vie humaine, on sent vivre en soi un sentiment entièrement opposé.

Depuis les débuts relativement récents de notre mouvement anthroposophique, nous avons vu mourir de très chers amis, qui nous tenaient fortement au cœur. Nous en avons vu franchir ce seuil, dont l'existence avait eu une durée normale; d'autres qui étaient en pleine jeunesse. Les uns sont partis entourés de paix. Mais la tourmente des temps actuels nous a aussi arraché bien des amis; ceux-là ont quitté le tumulte pour entrer au delà du seuil de la mort. Et lorsque nous les suivons d'un regard réceptif, dans ce jour, particulièrement, qui rappelle à notre douleur que depuis un an notre travail se poursuit sur le plan physique sans notre chère Sophie Stinde, nous sentons monter des profondeurs de notre âme cette autre parole : « Tout homme qui passe le seuil de la mort reste sur terre *irremplaçable*. » Et si même, au regard superficiel, il ne semble pas en être ainsi, il suffit d'interroger ceux qui étaient

liés par le karma avec le mort qu'ils pleurent pour s'en convaincre : tout homme est irremplaçable.

Tout en nous pénétrant de cette réalité, nous considérons ce monde spirituel dans lequel le mort est entré, et nous y attachons le regard particulier que nous inspirent des connaissances spirituelles non seulement vécues dans l'âme, mais encore devenues *vie agissante*. Ne savons-nous pas déjà, par des comparaisons avec la *vie physique*, que nous comprenons vraiment à fond ceux-là seuls qui ont avec nous-mêmes quelque chose de semblable, d'apparenté ? Comprendre un être n'est possible que s'il vit en nous quelque chose qui vit aussi en lui. A l'égard des défunts nous savons, par les notions que nous avons acquises, que la vie de l'homme subsiste après la mort, et nous savons de quelle manière. Efforçons-nous de vivre en notre âme avec toujours plus d'intensité ces idées, ces notions, que nous donne la Science spirituelle. Car par là seulement pénètre dans notre vie intérieure quelque chose qui vit en même temps dans les âmes dont le regard n'est plus troublé par les organes physiques. Lorsque la Science spirituelle devient pour nous une source de vie, nous acquérons peu à peu de la compréhension à l'égard des morts que nous aimons. Car ce qui constitue la substance de leur vie devient une partie de notre être intérieur. Ils n'ont plus, dès lors, à considérer les âmes amies qu'ils ont laissées sur terre, en se disant : « Oh ! ces âmes, ces cœurs, il leur manque cette compréhension qu'ils devraient avoir pour élever vers nous des regards auxquels nous pourrions répondre ! » De même qu'ici-bas, sur le plan physique, on ne peut connaître un autre être que si l'on arrive à pénétrer dans sa vie, nous ne pourrions nous unir à nos morts et les comprendre que si s'anime en nous l'image des conditions dans lesquelles ils se trouvent.

Cela me semble être, mes chers amis, comme un avertissement des morts vers lesquels se dirige notre amour, ceux qui ont passé de nos rangs au monde spirituel. C'est un appel venu d'eux, car ils savent maintenant quelle importance il y a pour l'univers entier à ce que des êtres humains connaissent l'essence du monde spirituel. Et nous devrions déjà être assez

avancés pour entendre intérieurement, pénétrant jusqu'au fond de l'âme, cet appel de nos morts : « Connaissez le monde spirituel ! car parmi tout ce qui en résultera pour l'homme, il en naîtra aussi la *communion* des vivants et des morts. »

Je sais que nous entrons dans les vues de nos chers amis défunts en gravant cet appel aujourd'hui dans nos cœurs et en y adjoignant d'autres pensées encore qui s'ouvrent en nous quand nous recevons dans toute sa profondeur l'enseignement spirituel.

A maintes reprises déjà, j'ai dû remplir ce devoir d'amour de prendre la parole aux enterrements ou incinérations des membres de notre mouvement. Et peut-être puis-je exprimer ici les pensées qui montent en moi lorsqu'à de tels moments il faut assumer la responsabilité de parler. On sait alors non pas d'une manière générale qu'il existe un monde spirituel, mais on se sent concrètement regardé par l'être spirituel avec lequel on a poursuivi en commun le même but. Dans de telles circonstances, rendre témoignage de la vérité dont on a conscience, de la communion entre les vivants et les morts, c'est un des enrichissements dont la Science spirituelle dote l'âme et le cœur, c'est une ouverture que la Science spirituelle permet sur le mystère de la mort. Et nous devons tous, mes chers amis, nous pénétrer de ce sentiment, du sentiment de communier, nous autres vivant dans le corps physique, avec eux, vivant dans la lumière, dans la vie du monde spirituel. Ici-bas, nous pensons au monde spirituel, là-haut un regard spirituel scrute dans quel rapport nous sommes avec la vérité, une oreille spirituelle écoute si c'est la vérité ou le mensonge qui monte de nos cœurs ; si nous développons ce sentiment jusqu'à une communion concrète avec ceux qui, sur terre, ont travaillé à nos côtés et continuent d'agir dans notre âme, alors les connaissances spirituelles se transforment en une vie qui circule entre les différentes sphères ; à notre époque et dans l'avenir, il n'est pas d'autre manière de jeter un pont entre elles.

En vivant dans ces sentiments avec intensité, nous arrivons à percevoir le lien karmique qui nous unit à celui qui vient de franchir le seuil de la mort. Nous apprenons à

sentir ces manifestations délicates et subtiles qui existent constamment entre le monde spirituel et notre âme; nous percevons peu à peu les voix de nos morts. Nous les entendons lorsque nous élevons de la manière décrite nos pensées vers eux et lorsque, dans l'atmosphère intérieure de l'âme qui transmet ces pensées, nous sentons d'une manière douce, intime, mais de plus en plus perceptible, comment les morts continuent de vivre en nous, de prendre part à notre destinée et comment ils donnent en même temps leur force à tout ce qui peut être le meilleur en nous et qui peut, par notre activité, pénétrer dans le monde. En cultivant ces pensées et ces sentiments, il nous sera de plus en plus aisé de transformer en une vie intérieure concrète la sentimentalité abstraite qui se répand toujours plus, à notre époque matérialiste, à l'égard des morts. Et il faudrait prendre comme un message de nos morts ce que je vous disais : « Notre existence terrestre est vivifiée, sanctifiée, lorsque notre âme, éclairée par la connaissance spirituelle, devient consciente que les morts nous regardent, qu'ils entendent nos plus intimes pensées, qu'ils constatent si notre rapport avec l'esprit est basé ou non sur la vérité. »

Accueillons comme un message des morts qu'une compréhension de l'esprit doit pénétrer l'ensemble de l'humanité. On a le cœur percé lorsqu'on entend dire, précisément à notre époque, par des voix que le plus grand nombre croit autorisées, que les morts mêmes exigent la prolongation des luttes qui déchirent si cruellement le monde! Si l'on connaissait la véritable intention des morts dont je viens de vous parler, on saurait que cette opinion courante émane du pire matérialisme, qu'elle profane le mystère de la mort en faisant rejaillir les passions des vivants sur ceux qui ont franchi le seuil.

Nous honorons et nous aimons nos défunts, mes chers amis, en faisant pénétrer l'impulsion vivante des connaissances spirituelles dans la sphère d'activité terrestre que nous occupons les uns et les autres. Dans la mesure où nous introduisons la vie de l'esprit dans ces sphères, nous sommes le mieux unis à nos chers morts. Et je sais que j'exprime en cela les pensées de celle qui nous a quittés voici un an. Précisément à ce jour

anniversaire, efforcez-vous, mes chers amis, d'augmenter en vous la conscience de ces instants solennels et pourtant tout intimes où l'on se dit à soi-même : « Tu n'es pas seul; elle est près de toi, cette âme à laquelle tu étais lié lorsqu'elle s'exprimait par les organes du corps physique, qu'elle te regardait et que tu pouvais plonger ton regard dans ses yeux physiques. Elle est toujours aussi près de toi, cette âme que tu accompagnas jusqu'aux portes de la mort, et que tu as pleurée lorsqu'elle s'est détachée de l'existence physique. Tu l'as connue, tu l'as aimée; elle t'était chère; tu la connais encore, tu peux encore l'aimer, la chérir. Et quand tu l'accompagnas jusqu'au seuil, c'est seulement le mode d'union qui changea, car tu peux sentir qu'elle est autour de toi, qu'elle est *en* toi. »

Pénétrés de ces pensées, mes chers amis, évoquons aujourd'hui tous ceux qui ont quitté nos rangs et qui se retrouvent avec Sophie Stinde parce qu'une communauté d'action les a unis. Essayons de nous joindre à eux par les points les plus intimes de notre âme, puisqu'à eux nous unissent un même amour, une même recherche du monde spirituel.

LES LIENS ENTRE LES VIVANTS ET LES MORTS

9 octobre 1905.

Nous allons parler aujourd'hui du séjour que fait l'être humain entre deux incarnations, dans le monde spirituel (en sanscrit : le Devakhan). Surtout, rappelons-nous bien que ce séjour ne se passe pas en un lieu différent de celui où nous sommes présentement. Le monde spirituel, le monde astral, le monde physique, sont trois sphères qui s'interpénètrent. Pour comprendre, par comparaison, comment la vue du « Devakhan » nous est cachée, songeons à ce qu'étaient les forces électriques dans l'univers avant que les hommes n'aient découvert l'électricité. Elles existaient dans l'univers qui les contenait, mais étaient encore de nature occulte. Ce qui distingue le monde spirituel du monde physique, c'est qu'à son degré actuel d'évolution l'homme est pourvu d'organes qui perçoivent le physique, mais non pas d'organes capables de percevoir le spirituel.

Plongeons-nous dans l'âme d'un être humain qui se trouve entre deux incarnations. Il a restitué son corps physique aux forces universelles; également le corps éthérique est retourné aux forces de vie; enfin, les parties du corps astral sur lesquelles il n'avait pas encore personnellement travaillé ont été rendues à leur milieu originel. Il est dans l'état spirituel. Il ne dispose plus de ce que les êtres divins avaient élaboré dans son corps éthérique, dans son corps astral. Ce qu'il a lui-même forgé en lui, toutefois, au cours de nombreuses existences, est maintenant son bien propre. C'est à lui, jusque dans le monde spiri-

tuel. Car le résultat du travail que nous accomplissons dans le monde physique, c'est d'augmenter toujours plus notre part de conscience dans le monde spirituel.

Le lien qui unit deux personnes peut résulter de conditions naturelles, comme entre frères et sœurs. Mais un lien moral, intellectuel, vient toujours s'ajouter au naturel. Par le karma, nous sommes membre d'une certaine famille. Mais tout n'est pas réglé par le karma. Un rapport purement naturel, sans autre élément qui s'y mêle, ne se rencontre, au fond, que chez l'animal. Les hommes peuvent se lier par le karma, mais pour des raisons de nature morale. Deux êtres que rien n'unissait et que même des obstacles extérieurs séparaient, peuvent par exemple devenir des amis intimes. On peut même se représenter qu'au premier abord ils aient été antipathiques l'un à l'autre et ne se soient découverts que peu à peu, par un contact purement intellectuel et moral. Ce lien, comparé à celui de frères et sœurs, sera un puissant moyen de développer des organes spirituels. Il prend de la force à notre époque, bien qu'inconsciemment ce lien relève déjà du « Devakhan ».

Les facultés intérieures que l'homme développe actuellement par ces liens purement intérieurs de l'amitié lui donnent la possibilité d'expérimenter effectivement quelque chose de spirituel, de se préparer pour le « Devakhan ». S'il lui manque ces rapports d'âme à âme, l'élément psychique se dérobe à lui, dans le « Devakhan », comme ici-bas la couleur à l'aveugle. Celui qui acquiert sur terre la pratique de la vie spirituelle percevra l'esprit dans l'au-delà, dans la mesure où son activité intérieure ici-bas le lui a fait comprendre. De là vient la valeur inestimable de l'existence sur le plan physique. Pour les hommes, il n'y a pas d'autre moyen d'acquérir des organes à l'égard du spirituel que d'avoir une activité spirituelle *sur le plan physique*; c'est par elle que s'ouvrent nos organes de perception spirituelle. Et nulle préparation ne peut être meilleure que les liens de l'âme unissant des êtres qu'aucune raison instinctive n'unissait tout d'abord. A ce point de vue, il est bon que des hommes se groupent, unis pour une œuvre de l'esprit. Les guides de l'humanité peuvent par là déverser en elle de la

vie. Ce qui s'échange dans un travail en commun de ce genre, lorsqu'il est mené sagement, prépare-le regard à saisir les réalités spirituelles. Si l'on a forgé ainsi un lien spirituel avec un autre être sur le plan physique, ce lien fait partie essentiellement de ce qui subsiste après la mort. Et il demeure actif chez le défunt aussi bien que chez le survivant. Celui qui est parti reste attaché à celui qui demeure par un lien aussi étroit et il est même rendu plus conscient encore du rapport spirituel qui l'attache ainsi à son ami.

Le défunt reste en rapport, après la mort, avec les êtres qu'il aime. Les rapports antérieurs sont comme des causes qui, dans le « Devakhan », engendrent des effets. C'est là le monde des résultats, des effets, tandis que le monde physique est le monde des causes. L'homme ne peut pas former autrement ses organes supérieurs qu'en cherchant sur le plan physique la cause qui produira ces organes. C'est dans ce but qu'il est placé sur le plan physique.

A LA MÉMOIRE DE H. LINDE

29 juin 1923.

Ce matin nous avons accompagné jusqu'au seuil du monde spirituel où il vient d'entrer, notre cher ami H. Linde. Il s'impose à nous, en de tels moments, de mettre en pratique ce que l'Anthroposophie suggère à nos âmes, ce qu'elle inspire à nos esprits. Tout notre désir est d'apprendre à connaître le monde spirituel, à vivre intérieurement en union avec le monde spirituel.

Au moment où des êtres chers, quittant la vie physique, s'engagent dans l'existence que nous nous efforçons de connaître, nous devons nous montrer assez forts pour maintenir vivants les liens qui se sont forgés pendant le temps que, sur la terre, nous avons été spirituellement unis à eux. Nous devons savoir comment sauvegarder, d'une manière juste, au-delà des conditions qu'avait créées la vie terrestre, cette communion dans laquelle nous nous sommes réciproquement trouvés. Nous devons pouvoir garder toute sa chaleur à l'amour que nous avons pour eux, même lorsque cette chaleur intérieure n'est plus stimulée du dehors, comme au temps où ces âmes étaient dans leur corps physique, parmi nous. Alors seulement, si nous y parvenons, les forces d'amour qui peuvent se dégager de l'enseignement anthroposophique prendront leur véritable valeur.

Nous devons également pouvoir maintenir vivant en nous le souvenir d'un cher disparu autrement que celui qui n'a pas

reçu dans son for intérieur la connaissance spirituelle dont nous avons fait le but de nos recherches.

H. Linde était de ceux qui ne se sont pas engagés sur notre sentier spirituel par un simple élan sentimental, une avidité de sensations intérieures; c'est la connaissance approfondie de lui-même qui l'a dirigé vers le courant spirituel auquel il allait s'unir.

H. Linde était une nature douce, mais une nature qui, au fond de cette douceur, avait un esprit actif, critique à juste titre, examinant à fond ce qui s'offrait à lui, et d'autant plus porté à cet examen que toutes les impressions qu'il avait précédemment acquises s'étaient profondément gravées en lui.

Il était placé entre deux courants : d'une part, sa propre vie intérieure, qui l'animait, mais souvent aussi éveillait en lui d'âpres doutes; d'autre part, ce que lui apportait l'Anthroposophie, et qui différait tellement de tout ce qu'il avait l'habitude de rencontrer. Ces deux courants se combattaient en lui. En regardant aujourd'hui cette vie terrestre, qui vient de prendre fin, nous pouvons dire : « Lorsqu'une âme aussi douce, aussi noble, mais intérieurement aussi scrupuleuse, vient vers un mouvement spirituel, non pas par un entraînement du cœur mais par la connaissance de ce qu'elle se doit à elle-même, elle rend témoignage à ce mouvement de la force intérieure qu'il possède. S'il a été en mesure d'offrir à des hommes justes la possibilité de s'unir à lui, c'est un bon signe. »

Dans sa première période, notre mouvement anthroposophique ne pouvait pas encore faire autre chose que de répondre au besoin des âmes de s'orienter sur elles-mêmes et sur l'univers où elles vivaient. En comparaison des tâches qu'il put assumer par la suite, c'était une période que plus d'un ancien parmi nous regrette, en se disant : « S'il avait pu en être toujours ainsi, si le mouvement anthroposophique avait pu en rester à ce premier stade, n'ayant encore pour objet que de déverser un courant spirituel dans le cénacle d'êtres qui se formaient entre eux un milieu fermé! »

H. Linde a su pleinement accueillir en son âme les impulsions de ce courant spirituel qui pénétrait par la Société

anthroposophique; mais il sut être aussi de ceux qui se consacrèrent avec une largeur de cœur et un don de soi-même illimités aux nouvelles tâches qui s'ouvraient devant ce mouvement spirituel naissant. Et il allait bientôt déployer une activité capable d'être prise pour modèle.

H. Linde était un artiste. Dès le début, il mit son talent de peintre au service du mouvement anthroposophique, et quand celui-ci entra dans sa troisième phase (en entreprenant à Dornach la construction de l'édifice qui allait devenir le Goetheanum), il s'y consacra par un don complet de lui-même. Des souvenirs qui nous sont précieux nous reportent à ce temps où les artistes qui appartenaient à notre mouvement se sont réunis pour aiguiller l'Anthroposophie vers une voie artistique, d'une manière toute pénétrée de forces intérieures. Il fallait alors de ces natures capables de créer des formes artistiques.

Il y en a parmi vous qui se rappellent les premières représentations des « Mystères » (1) à Munich; je les prie de rappeler à leur regard intérieur les décors que H. Linde réalisa pour quelques tableaux de ces drames, et qui formaient un ensemble si achevé. Il s'y est consacré par une sorte de don naturel de son être. Ces décors restent pour beaucoup inoubliables, car ils sont nés d'une véritable intuition de ce qui devait, à ce moment-là, apparaître au regard intérieur des spectateurs. Nous savons très bien que, sans le concours d'H. Linde, certaines réalisations, qui furent alors possibles, n'auraient pas vu le jour.

Par la suite, lorsque germa l'idée de doter le mouvement anthroposophique d'un monument qui lui soit propre, il fut de nouveau tout naturel d'appeler H. Linde dans le cercle de ceux qui se consacrèrent à la réalisation de cette tâche. On savait qu'on trouverait en lui le désintéressement, l'amour du travail et, par-dessus toute chose, ce qui importait le plus : un esprit de conciliation et de bienveillance.

Il fit donc partie de cette petite communauté, qui dirigea, comme une sorte de comité, la construction du monument qui

(1) Voir page 21.

finalement s'érigea à Dornach. Et il fut l'un des premiers à se mettre personnellement à l'ouvrage. Il avait conçu tant d'amour pour cette tâche qu'il y consacra toutes ses dernières années.

Beaucoup d'entre vous ignorent l'étendue des soucis qui ont pesé précisément sur les épaules de ceux qui avaient la responsabilité des travaux à Dornach. Il n'est que trop juste de faire ressortir aujourd'hui que H. Linde fut un de ceux qui surent de la plus belle façon porter leur part de soucis; il fut également un de ceux qui ont pris le plus à cœur tout ce qui s'est passé et qui auraient préféré que bien des choses s'arrangent, précisément par une conciliation des contraires, en vue d'une plus grande fécondité de l'œuvre, autrement que ce n'a été le cas jusqu'à maintenant.

Rappelez-vous comment H. Linde se trouvait toujours parmi ceux qui ressentaient le besoin intérieur de grouper entre eux les artistes. Certes, ce n'est pas lui qui aurait entouré d'une muraille de Chine une production individuelle. La bonté sans limite de son cœur le poussait à mettre en commun les activités de chacun. Et ce qui s'est fait dans cette direction est dû en grande partie à son initiative. Si tous les germes qu'il a déposés en ce sens n'ont pas levé, ce n'est vraiment pas qu'il ait manqué de zèle.

Evoquons seulement avec quel intérêt, quel dévouement, dans les réunions que nous avons tenues ici même pour la construction du Goetheanum, il rendait chaque fois compte de l'état des travaux artistiques.

Ces souvenirs sont intimement liés à l'histoire de notre mouvement. N'oublions pas non plus en cet instant qu'aux instigations de H. Linde est due la fondation des Cours complémentaires qui ont été institués ici; il a consacré à cette petite école des soins particuliers.

Tout ce que je viens de dire n'a pu faire encore ressentir qu'un des vides que le départ de H. Linde a creusés dans nos rangs. Et ce qu'a été sa personnalité, ceux-là surtout s'en rendront compte qui auront pour devoir de remplir ces vides qu'il a laissés. Car si l'on croit facile, dans la vie ordinaire, de remplacer un homme par un autre, ce n'est pas si simple en réalité.

Finalement H. Linde devait souffrir avec nous cette peine de voir anéantis son ouvrage et le nôtre. Il devait comme nous tous assister à la destruction soudaine d'un édifice né d'une telle somme d'amour et de sollicitude. Et ce que j'ai dit ce matin à ce sujet traduit la plus profonde vérité : c'est ce coup qui, pour cette vie-ci, lui a brisé le cœur.

L'incendie de la dernière Saint-Sylvestre, qui signifia la mort d'une grande partie de notre œuvre, causa dans l'âme de H. Linde une impression qui ne s'éteignit plus. Le peu de temps qu'il lui a été accordé de passer encore sur terre, après l'incendie du Goetheanum, fut totalement dominé par cette impression.

Cette dernière étape de sa vie fut marquée par la souffrance. Il souffrait dans son cœur pour toutes les persécutions entreprises par les divers ennemis du mouvement anthroposophique. Et il souffrait dans son corps. Si la douleur est ce qui donnera plus de prix à la vie spirituelle qui va s'ouvrir lorsque la vie physique prend fin, H. Linde a emporté de l'autre côté du seuil une part de noble souffrance dans la forme d'existence qui est la sienne maintenant. Voilà ce qui doit aujourd'hui vivre dans nos âmes, mes chers amis, comme le point de départ de pensées aimantes et fidèles envers celui qui nous a quittés. Nous retrouverons alors l'âme qui se perd à notre vue physique mais n'en reste que plus intensément visible au regard de l'esprit.

C'est là de l'Anthroposophie pratiquement et intérieurement ressentie. Quand nous nous rendons compte d'une manière juste que la mort ne signifie pas la fin de la vie, mais le commencement d'une nouvelle forme d'existence, il nous devient clair que l'amour prodigué à un être, qui désormais est mort pour la vie terrestre, revêt lui aussi une nouvelle manière d'être.

Si nous ne comprenons pas cette métamorphose de l'amour, c'est que nous n'avons pas non plus le vrai sens des métamorphoses de la vie, qu'il nous semble cependant connaître, pour autant que nous avons reçu l'enseignement anthroposophique.

Evoquons donc aujourd'hui la manière dont notre ami H. Linde a su vérifier intérieurement la conviction que tout être humain sur terre, dans son essence, provient de Dieu : *Ex deo nascimur* ! Comme il a trouvé dans son cœur la force de recon-

naître que du fond de la conscience terrestre s'élève la force du Christ, si bien que ce qui dans l'homme commence à mourir à partir de sa naissance ne peut trouver que dans la force du Christ vivant en lui la force de franchir la mort pour aller vers une vie nouvelle : *In Christo morimur !* Et partageons avec lui la conviction que lorsque la conscience d'être né du divin s'unit à celle de se fondre dans l'impulsion christique, l'existence humaine ressurgit alors dans l'esprit, consciente de Dieu, pénétrée de Christ, ressuscitée par le Saint Esprit : *Per spiritum sanctum reviviscimus !*



Mes chers amis, dans les instants qui nous restent encore, approfondissons quelques pensées qui se rapportent à l'événement qui s'est passé aujourd'hui.

Représentons-nous d'une manière très claire que tout ce qui constitue la réalité de notre vie physique, et même de notre vie intérieure, dépend des sens; elle dépend aussi des idées qui travaillent sur ces impressions sensibles. Mais rien de tout cela ne nous suivra après la mort. En mourant, nous laissons derrière nous nos sens physiques. Quelques jours plus tard, nous rendons à l'univers éthérique ce que l'entendement avait emprunté à toutes nos impressions sensibles. Tout cela se détache de nous et ce qui s'était infiltré dans les ténèbres de notre inconscient, pendant que nous vivions sur terre, va également être rendu par la suite.

Une partie de la vie humaine s'écoule, sur terre, dans un état de veille. On reçoit alors l'apport des sens et de l'entendement, adapté à la forme-terrestre, de tout ce qui s'éteindra à la mort. Mais chaque jour, pendant qu'il dort, l'être humain est livré à l'autre face de l'existence. Bien que ce qu'il en reçoit soit plongé dans la nuit de l'inconscient — ce qui semble à bien des gens de peu d'importance — pour ce qui survit dans l'âme humaine après la mort, cette autre face, qui entre alors pleinement dans la conscience, apparaît comme essentielle. Ce que nous accomplissons en un état d'inconscience pendant notre vie

terrestre reste avec nous pendant la longue période qui s'écoule entre notre mort et une nouvelle vie sur la terre.

Il existe la plus grande différence entre ce que nous pouvons comprendre de la nature extérieure quand nous l'observons avec nos sens terrestres et ce que nous en contemplons sous une autre face après avoir franchi les portes de la mort.

Celui qui croit, à l'état de veille, avec ses sens physiques et sa raison terrestre, épuiser la vie apparente et la vie secrète de la nature, est dans l'erreur : il n'en connaît que la plus petite partie. La nature a encore un autre aspect qui est essentiel : celui auquel nous participons pendant que nous dormons ; c'est lui qui se dérobe à notre conscience de veille et qui renferme tout un côté de notre existence. Ces deux côtés sont aussi différents que possible, celui que la nature offre à nos sens, à notre compréhension terrestre, et celui qui est apparenté à notre âme, à notre esprit, à notre essence éternelle.

Si l'on peut se faire une idée concrète de cette différence radicale, si l'on peut se représenter la nature se montrant d'une part à nos sens sans âme, sans esprit, et d'autre part comme une plénitude d'entités spirituelles, on verra également quelle énorme différence peut exister entre l'être humain revêtu d'un corps physique et celui qui a dépouillé corps physique, corps éthérique, et qui poursuit au delà de la mort son existence en tant qu'âme et esprit. Cette différence radicale n'est pas seulement un fait métaphysique ; elle commande tous nos rapports. Voici l'être humain qui est placé à côté de nous dans la vie et partage nos expériences terrestres. Ce qu'il ressent se grave aussi dans nos pensées terrestres, forme en nous des souvenirs. Tant que nous vivons sur terre, nous portons cet être en nous, dans nos souvenirs. Mais, chaque fois que nous le revoyons, agit en nous non seulement le souvenir terrestre, mais aussi toute la vie qui se déverse de son âme dans la nôtre et va impressionner nos souvenirs.

Combien le souvenir que nous portons en nous a besoin d'être ranimé par cette présence ! Combien ce qui rayonne de lui, et va former des souvenirs, est plus vivant pour la pensée terrestre que le souvenir lui-même !

Mais voici qu'il nous quitte et meurt à la vie physique. Il nous reste le souvenir, auquel il ne va plus pouvoir désormais apporter de vie nouvelle, de changement, de métamorphose. Il nous reste le souvenir, comme il nous reste nos idées sur la nature extérieure lorsque nous la voyons avec les sens physiques, que nous la comprenons avec la pensée physique, alors qu'elle ne peut pas, elle non plus, introduire de sa vie dans notre connaissance. Nous devons même conserver à nos idées un caractère d'autant plus objectif que nous y introduisons uniquement le reflet fidèle de ce qui apparaît à nos sens physiques sous une forme inanimée. Là est l'aspect mort de la nature, celui qui tombe sous les sens terrestres; à son égard nous ne sommes vivants que dans notre esprit. Il en est de même quand un être qui vient de mourir n'est plus, pour notre conscience terrestre, qu'un souvenir. Et lui, cependant, vit de l'autre côté de l'existence, dans un état que nous réfulons certes dans la nuit de l'inconscient, mais auquel nous participons pendant le sommeil.

Oui, mes chers amis, comme nous avons eu conscience de cet être sur la terre, alors qu'il enrichissait nos pensées, stimulait nos sentiments, nous vivons en commun avec lui pendant le sommeil, dans un état inconscient, certes, mais non moins réel. Dans la même mesure où il disparaît pour la conscience de veille, il pénètre dans la sphère de notre vie pendant que nous sommes au degré de conscience du sommeil. Pour comprendre ce que cela veut dire, rappelons à nos âmes ce que nous savons par l'Anthroposophie : c'est qu'il faut apprendre à s'orienter tout différemment dans l'état de sommeil que dans l'état de veille.

Si nous vivions ici-bas de telle sorte que les événements qui se déroulent dans le temps se rattachent toujours nécessairement à ceux qui les ont précédés, nous ne parviendrions jamais à l'expérience véritable du spirituel. Nous acquérons seulement la connaissance de ce qui est vraiment l'esprit quand nous le pensons d'une manière pure, sans le laisser défigurer par les impressions sensibles qui montent de la vie et altèrent nos idées. De même que l'autre côté de la nature est différent de celui qu'elle manifeste à nos sens et à notre entendement terrestre, un être, qui n'est plus pour nous qu'un souvenir terrestre, est

différent de ce qu'il a été, alors qu'à chaque jour, à chaque instant il modifiait lui-même l'impression sensible qu'il nous faisait.

Pendant que nous dormons, nous vivons avec les êtres de la nature; et lorsque nous parvenons à diriger dans un sens opposé l'orientation que nous donne la vie, ces êtres le ressentent. Si paradoxal que cela semble à la pensée physique, toute vie, dans l'état spirituel, s'écoule dans une direction opposée à celle qu'elle a sur terre. Ainsi se referme la roue de l'existence. La fin se raccorde avec le commencement.

Cela ne paraît si incroyable aux hommes terrestres que parce qu'ils se sont tant éloignés de toute notion spirituelle. Mais chaque fois que nous dormons, ne serait-ce que quelques minutes, nous vivons dans un temps qui procède à l'inverse du temps terrestre. *Le mouvement par lequel nous avançons vers l'esprit d'où provient l'univers est un mouvement qui procède à reculons.*

Ce qu'enseignaient des courants primitifs de civilisation, à savoir qu'un être qui meurt rejoint ses ancêtres, est plus exact que la notion du courant des générations qui, à notre époque moderne, semble si scientifique.

Ainsi, en nous engageant chaque nuit sur le chemin qui s'oriente à l'inverse du physique et conduit au spirituel, nous y trouvons ceux qui sont entrés avant nous dans la mort et qui nous précèdent. Dans ce monde spirituel où nous pénétrons chaque nuit se rencontrent, si je puis m'exprimer sous une forme imagée, d'abord les entités des hiérarchies spirituelles, qui ne s'incarnent jamais sur terre, et puis, au-dessous d'elles, le cortège des âmes auxquelles nous fûmes unis par les liens du destin et qui ont avant nous franchi les portes de la mort. A chaque pas du chemin qu'il nous est donné de suivre, bien qu'avec des pensées inconscientes à l'état de sommeil, à chaque pas nous sommes avec ces âmes en réalité.

Et si nous parvenons à maintenir actif et vivant le souvenir de nos chers morts, si ces idées gardent sans cesse une fraîcheur intense en nous, même à l'état de veille, l'image de leur souvenir, qu'avec amour nous cultivons ainsi, leur sert pour agir

dans notre monde, pour y faire pénétrer leur volonté, et de cette manière la volonté des morts inspire celle des vivants.

Le souvenir des morts que nous réveillons sans cesse en nous, avec amour, dans la journée, se prolonge comme un écho pendant notre sommeil.

Cela fait une grande différence pour les morts si nous nous endormons après une journée dans laquelle nous les avons oubliés, ou bien si nous n'avons cessé d'évoquer intérieurement avec amour leur image. Car ce que nous introduisons dans le monde spirituel, chaque fois que nous nous endormons, devient pour les morts un sentiment qui les pénètre. Ces images, qu'au delà du seuil du sommeil nous emportons chaque nuit dans le monde spirituel, leur vision les perçoit (1).

Ainsi s'unit la faculté de perception des morts, pendant notre sommeil, avec les images que nous conservons d'eux. Ainsi s'unit leur volonté à la nôtre, grâce aux pensées que nous avons fidèlement gardées et cultivées à l'état de veille.

Nous apprenons alors réellement à vivre avec les morts. Les morts nous trouvent dignes de vivre avec eux. Quand ce point est atteint, apparaît une véritable communion entre âmes humaines; au sein du monde physique, cette communion ne naît d'abord que de l'instinct; elle naît vraiment de l'âme, même en ce monde, quand la rupture d'un lien physique ne détend ni n'altère le lien des âmes, quand il subsiste, intact, entre les âmes, alors même que les conditions extérieures le dénouent physiquement.

La réalité de l'esprit se trouve alors confirmée par l'âme humaine; nous confessons dans la vie la vérité de l'esprit; nous ne le rétractons pas en nous bornant au monde qui tombe sous les sens d'une manière contraignante; au contraire, nous le confir-

(1) Le docteur Steiner emploie une comparaison pour rendre sensible l'état du mort dont aucun vivant sur terre ne cultive le souvenir.

Il le compare à un homme qui vivrait ici-bas dans un monde uniquement matériel et prosaïque, dont tout élément de beauté, d'art, de tout ce que notre vie doit à l'activité artistique, quelle qu'elle soit, serait retranché.

Les morts auxquels des vivants pensent avec amour reçoivent, au contraire, une impression équivalente de celle que, sur terre, l'art nous procure. — N. d. T.

mons par la possibilité que nous avons de vivre, avec la liberté intérieure, dans le monde spirituel.

Voilà ce que chaque mort, et tout particulièrement la mort d'un ami cher, peut évoquer en nous, peut nous rappeler. Non pas pour en faire un souvenir pétrifié, mais pour nous éveiller à la vie sans cesse entretenue, renouvelée, du sentiment, du souvenir.

CONSIDÉRATIONS PERSONNELLES
ET SUPRASENSIBLES

22 février 1915.

JE voudrais vous entretenir ce soir de certains rapports entre le monde physique et le monde spirituel, en les rattachant à des faits qui touchent de très près à notre mouvement. Dans le cercle resserré, intime, où nous nous trouvons ce soir, la chose est possible. Je sais que je peux prendre sur moi ce que je désire vous communiquer au sujet d'amis qui furent nos membres pendant leur vie physique, qui le demeurent dans leur nouvelle existence, et auxquels se rapportent certains des faits dont je vais vous parler.

Dans ces dernières semaines, le karma a permis que je me trouve précisément dans les villes où ces amis sont morts, et que je puisse prendre la parole à leur incinération. Il s'est alors produit ce fait que je fus tenté, à l'égard de ces êtres, de fixer certaines impressions frappantes émanant d'eux vers moi peu après qu'ils eussent passé le seuil de la mort.

Je vous ai souvent dit déjà que les impressions que l'on retire des réalités spirituelles peuvent dépendre de bien des circonstances. D'abord de la force que l'on a plus ou moins pour forger un lien véritablement puissant avec l'âme qui vient de franchir le seuil. Il peut sembler qu'avec telle ou telle âme précisément le lien doive être très fort, et pourtant ce n'est pas le cas. Alors que pour d'autres on ne découvre que lorsqu'on les ressent combien ces rapports étaient, cette fois-ci, plus faciles à établir.

Dans les trois cas dont je voudrais vous parler d'abord, il se produisit immédiatement après la mort un besoin intense de recevoir des impressions se rapportant à l'essence de ces âmes. Je pourrais presque dire que les trois fois la chose s'imposa d'elle-même. En général, lorsqu'on doit prendre la parole dans une cérémonie funèbre, le champ des sujets que l'on peut aborder est infini. Mais, dans ces cas-ci, une nécessité intérieure m'imposa de m'attacher vraiment avec intensité à caractériser ces âmes, et, pendant la cérémonie de l'incinération, de revêtir pour ainsi dire avec des mots l'essence de ces âmes. Ce ne fut point une intention conçue à l'avance, mais la vue lumineuse qu'il devait en être ainsi. Je ne veux donc pas dire par là qu'il doive en être de même pour tous les cas. Cette claire nécessité s'imposa pour l'une de ces âmes, lorsque après sa mort il me vint des mondes spirituels l'impulsion précisément de caractériser cet être dans son essence. Ce n'est donc pas une loi que je formule, mais seulement une expérience. Je n'eus pas besoin de chercher mes mots; ils venaient d'eux-mêmes. Nous verrons tout à l'heure, d'après certaines réflexions qu'on peut faire déjà sur la vie de cette âme après la mort, pourquoi il put précisément en être ainsi.

Mais pour que vous compreniez mieux la nature particulière de ces expériences intérieures, faisons ici une remarque. Si l'on veut ressentir une impression à l'égard d'un objet physique, on l'observe. D'après ce qu'on voit, ce qu'on entend, ou ce qu'on touche de lui, on s'en fait une idée; on sait qu'on se fait à soi-même cette idée. — Lorsqu'on se tourne vers une âme qui a franchi le seuil de la mort, on remarque bien vite que les idées qu'on se fait à son sujet, les mots dont on se sert, vous éloignent plutôt de l'être que vous cherchez, et qu'il est nécessaire de s'ouvrir complètement à ce qui se passe en soi. Si l'on veut traduire alors en paroles ce qu'on ressent, il faut avoir en soi la possibilité de laisser ces paroles se former d'elles-mêmes. Il faut pouvoir *intérieurement écouter* ces paroles. Et, tandis qu'on écoute ainsi, il vous vient une certitude : ces mots ne viennent pas de moi, mais de l'entité qui a passé les portes de la mort.

C'est là ce qui se produisit lorsque récemment un de nos membres a quitté ce plan physique, après une longue vie. Mme L. G... s'était mêlée de tout son cœur à notre mouvement; au cours de nombreuses années, elle s'était pénétrée profondément des idées, des conceptions de la Science spirituelle, s'identifiant du fond de son âme avec les impulsions spirituelles qui s'y expriment.

Il s'agissait maintenant de se laisser aller à l'impression qui émanait de cette âme. Or, il se fit cette chose étonnante que, très peu d'heures après la mort physique, certaines impressions verbales (impressions déjà coulées dans les mots, et pas seulement impressions cherchant des mots pour les traduire) m'apportèrent une caractéristique de l'âme qui venait de nous quitter. A l'égard de ces mots il n'y avait nulle autre attitude à prendre que celle d'essayer autant que possible de saisir dans sa pureté le langage de cette âme; car c'est bien ainsi qu'on pouvait appeler ce langage. Ce furent ces mots-là que je prononçai pendant l'incinération. Comme je viens de le dire, ces paroles n'étaient pas de moi; elles émanaient (j'insiste sur l'expression que j'emploie) de l'âme qui venait de passer par la mort. Les voici :

— *Dans l'espace universel — je veux dilater mon cœur qui vibre, — pour qu'il s'échauffe dans la flamme — où se forge l'action divine;*

— *Aux pensées universelles — je veux nouer le fil personnel de ma pensée — pour qu'elle s'éclaire dans la lumière — de la vie en éternel devenir;*

— *Aux profondeurs de l'âme — je veux plonger mon désir de servir, — pour qu'avec force il épouse — les vrais buts de l'action humaine;*

— *Ainsi parviendrai-je, — dans le calme de Dieu, — à extraire des combats et soucis de la vie — ce qui préparera mon moi — à un meilleur moi-même;*

— *Aspirant à la paix, l'ouvrage accompli, —*

*en mon être pressentant l'Être des mondes, — puissé-je
remplir ma tâche humaine.*

*— M'élevant vers l'étoile de mon âme, — je
pourrai dès lors attendre qu'elle m'assigne — mon lieu
dans les sphères de l'esprit.*

Or, tandis qu'à la fin de mon allocution je répétais une fois encore ces strophes, je dus y changer quelque chose, sans y avoir pensé à l'avance, et terminer ainsi :

*— M'élevant vers l'étoile de ma destinée, — je
pourrai dès lors attendre qu'elle m'assigne — mon lieu
dans les sphères de l'esprit.*

Ce qui se passait était clair. C'était la tentative de l'âme pour imprégner tout le contenu de la Science spirituelle qu'elle s'était assimilée pendant de longues années, les conceptions, les idées, les impressions, les sentiments, pour en imprégner son être profond qui venait de passer par la mort, afin que ces idées y deviennent des forces puissantes et efficaces. Cette personne avait donc employé les idées de la Science spirituelle à modeler, à façonner son propre être, mais d'une manière telle que cet être puisse progresser dans le monde spirituel.

Peu de temps après, nous avons perdu pour le plan physique une autre amie de notre mouvement, Mme S. C... De même apparut la nécessité intense de traduire les caractéristiques intérieures de son être. Mais pas de la même manière que précédemment. Dans le premier cas, la façon même dont les mots étaient groupés indiquait qu'une âme venant de passer par la mort exprimait ce qu'elle sentait, ce qu'elle souhaitait devenir; elle se livrait elle-même. Dans le second cas, c'était comme s'il fallait s'appliquer soi-même à observer l'âme qui venait de passer. Cette âme, elle aussi, s'exprimait, mais il fallait lui fournir les termes. Elle donnait seulement l'impulsion de traduire en paroles ce que l'on ressentait en l'observant. Ainsi naquirent les vers qui furent prononcés pendant la cérémonie funèbre :

Tu parus parmi nous; — la douceur émue de ton être vibra — dans la force tranquille de tes yeux. — Un calme, animé des mouvements de ton âme, — s'épanchait dans les ondes par lesquelles, — d'un regard, — tu pénétrais dans les choses et les êtres — avec l'activité de ta vie intérieure. — Et cette vie de ton être, — ta voix s'en imprégnait. — Tu révélais alors éloquemment, — plus encore par ta manière de parler — que par les mots eux-mêmes, — ce qui couvait aux profondeurs de ta belle âme, — et qui se dévoilait aussi dans le silence — à ceux qui savaient l'accueillir d'un amour compréhensif. — L'ouverture de leur cœur — les rendait alors accessibles à ton essence — comme au reflet de la pure et calme beauté — qui préside à l'apparition des âmes dans le monde.

Après le discours, qui se terminait par ces vers, eut lieu l'incinération. Il fut alors possible d'observer qu'à ce moment (pas celui du discours, mais le moment même où la chaleur saisit le corps) apparut en quelque sorte le premier instant conscient depuis la mort. Par « instant conscient » je veux dire ceci : tout de suite après la mort commence la vision rétrospective de ce qui apparaît dans le corps éthérique comme une sorte de panorama de la vie qu'on quitte. Au bout de peu de jours, le tableau disparaît. Or, les circonstances avaient voulu que le délai soit assez long entre la mort et l'incinération : du mercredi soir à 6 heures au lundi matin à 11 heures. Le tableau de la vie s'était donc déjà dissipé. Et le premier moment d'une certaine conscience apparut lorsque la chaleur du four crématoire saisit le corps. Il se montra clairement que cet être rendu à l'esprit avait une vision, une perception de l'univers qui l'entourait, toute autre qu'une âme humaine peut en avoir tant qu'elle est attachée à un corps physique. Dans l'espace, nous voyons les objets physiques demeurer à leur place, même si nous nous éloignons d'eux. Cette chaise restera là où elle est posée; si je m'en éloigne, je la vois de plus en plus loin. Tant que nous vivons dans un corps physique, il n'en est pas de même pour

les événements que nous avons ressentis dans le *temps*; ceux-là ne restent pas immobiles. Le fait qui est arrivé, qui est passé, nous ne pouvons le revoir qu'en retournant vers lui par le souvenir. Ce n'est qu'en revivant notre passé que nous nous relient à cet événement. Pour un être spirituel, il en est autrement. Les événements par lesquels il a passé lui apparaissent à des places fixes et déterminées, comme ici-bas les objets dans l'espace. Et ce fut là l'impression première de l'âme dont je vous parle, quand elle prit conscience de la cérémonie funèbre, de tout ce qui y était célébré, prononcé. Cette cérémonie était déjà passée depuis cinq à dix minutes, mais pour la morte elle était encore actuelle, présente, comme ne le sont d'ordinaire, pour l'homme physique, que les objets dans l'espace. Cette impression première provenait de tout ce qui avait été dit, les mots qui venaient de résonner, ceux que j'avais lus. Il se fait alors vraiment ce que Wagner a décrit intuitivement lorsqu'il dit : « Ici, le temps devient de l'espace. » Ce qui est passé *n'est pas* passé pour l'expérience spirituelle. Mais, dans ce cas, l'éclair de conscience percevant la cérémonie qui venait de se dérouler ne peut pas encore être appelé l'éveil définitif de la conscience, car un état crépusculaire revint ensuite et ce n'est qu'après un peu de temps que la conscience s'éclaira à nouveau. Cet éveil se fait lentement, peu à peu; des mois peuvent s'écouler avant qu'il ne soit accompli, avant que nous puissions dire que le mort réalise pleinement le monde spirituel autour de lui. Pour l'âme dont je vous parle, un second éclair de conscience révéla un intense besoin de retourner encore à ce moment précis du premier éveil, de le comprendre, de s'en pénétrer. Ce qui est parfaitement en accord, comme nous allons le voir, avec ce que l'on sait sur tout le comportement de l'être humain après la mort.

Un troisième cas est celui de M. F. M..., un de nos amis, mort tout récemment. Il aurait eu trente ans le 26 février prochain.

En concentrant sur lui ses pensées, après sa mort, on pouvait ressentir surtout les impulsions qui émanaient de son amour si intense pour notre mouvement spirituel. Il fut à cet égard une personnalité exemplaire; car lui, qui tendait par

nature à parachever son érudition déjà considérable, s'attacha avec un zèle toujours croissant, poussé par une nécessité de l'âme, par un besoin intérieur, à mettre au service de la Science spirituelle toutes les connaissances qu'il avait pu acquérir. Il devenait par là une personnalité des plus nécessaires au développement de la Science spirituelle. Car notre époque exige que les connaissances extérieures, les recherches scientifiques, s'unissant à l'activité de l'âme, viennent à la rencontre des connaissances acquises par nos méthodes spirituelles. Et cet idéal vivait dans l'âme du jeune F. M... On sentait, tandis qu'il vivait, qu'il s'était engagé sur une voie excellente à cet égard.

Or — vous vous rappellerez que je vous l'ai déjà dit — lorsque meurent ainsi en pleine jeunesse des êtres qui ont pris en eux ce que les sciences physiques peuvent donner à notre époque, ils participent, après la mort, à notre action spirituelle, car elle ne se limite pas seulement aux âmes qui habitent actuellement des corps. Si ces âmes, qui ont emporté au delà du seuil de la mort les connaissances terrestres, n'unissaient pas leur force à celle qui s'exprime dans notre mouvement, nous ne pourrions guère nourrir, comme nous le devons, l'espoir de percer, à notre époque matérialiste.

De l'âme de F. M... rayonna ce qui fut condensé en quelques paroles que je ne pus pas formuler autrement qu'ainsi :

Nous réjouissant, comme un espoir, — tu entras dans le champ d'action — où la moisson de l'esprit terrestre — voudrait s'offrir à l'investigation spirituelle...

Le pur amour de la vérité — fut dès l'origine lié à l'ardeur de ta recherche; — le but essentiel de la vie, — vers lequel tu tendais sans répit, — c'était la connaissance tirée de la lumière de l'esprit.

Tu cultivas tes nobles dons — pour t'engager avec sûreté vers les connaissances que l'esprit illumine; — les contradictions du monde n'eurent pas de prise sur toi; — serviteur fidèle de la vérité.

Tu exerças tes organes spirituels — pour qu'aux

*deux côtés du chemin — ils repoussent à coup sûr le faux
— et te créent pour le vrai l'espace libre.*

*Aux révélations de la pure lumière — préparer ton
Moi, — pour que le soleil intérieur — de ses rayons
puissants inonde ton âme, — c'était ton souci et ta joie
dans la vie.*

*D'autres soucis ou d'autres joies — n'effleurèrent
pas ton âme; — la connaissance t'apparut — comme la
lumière qui donne à l'existence son prix — comme la vraie
valeur de la vie...*

*Entends la prière — qui de nos âmes s'élève avec
confiance vers toi : — Il nous faut, pour nos tâches terres-
tres, — l'apport des forces spirituelles — qui viennent de
nos amis défunts.*

La tournure même de ces mots indique qu'il faut les considérer comme résultant d'un travail d'identification avec l'âme qui venait de passer le seuil. Bien qu'ils n'aient pas été prononcés par l'âme elle-même, et qu'elle en ait seulement donné l'impulsion, ils ont été nécessairement déterminés par les forces émanant de cette âme, pour être exactement récités tels quels. Je n'avais vraiment rien d'autre dans ma pensée que ces mots, tels que je viens de vous les lire. C'est pourquoi je ressentis une profonde émotion lorsque, dans la nuit qui suivit l'enterrement, il émana de l'âme de F. M..., non pas encore exactement de sa conscience, mais de son être, comme une réponse à ce qui avait été prononcé, la transposition suivante :

*Aux révélations de la pure lumière — préparer mon
Moi, — pour que le soleil intérieur — de ses rayons
puissants inonde mon âme, — c'était mon souci et ma joie
dans la vie.*

*D'autres soucis ou d'autres joies — n'effleurèrent
pas mon âme; — la connaissance m'apparut — comme
la lumière qui donne à l'existence son prix, — comme la
vraie valeur de la vie.*

L'idée ne m'était pas venue, en transcrivant ces strophes, qu'on pouvait également les dire en remplaçant partout *toi* par *moi*, et *ton* par *mon*. Et maintenant cette transposition s'accomplissait, sans même altérer la structure des vers.

C'est là un des rapports remarquables entre ce qui a été prononcé ici-bas et l'âme qui a franchi la porte de la mort. L'âme n'a pas été le simple écho de ce qui a été dit; elle l'a transformé conformément à sa nature. Je veux remarquer encore ici qu'en formulant ces paroles, mon âme était remplie, comme par une nécessité intérieure, d'une impression dominante : celle que je devais charger précisément cette âme d'une certaine mission, au moment où elle passait le seuil de la mort. Nous savons en effet que bien des forces se liguent, à cette époque de matérialisme, pour créer des résistances à notre mouvement spirituel; car le monde est bien mal préparé pour le recevoir. Et si l'on songe aux limites d'une action, qui est liée à un corps terrestre, on peut vraiment se dire : « Il faudrait du soutien! » Cette impression se ressent à travers la dernière strophe.

J'avais ressenti comme une nécessité, précisément à l'égard de cette âme, de l'engager à retourner vers le service de notre mouvement spirituel les forces qu'elle avait acquises ici-bas.

Vous le voyez, dans ces trois cas, qui nous touchent de près, sous les différences, un trait commun se retrouve : dans l'âme de l'observateur, de celui qui a reçu de son karma l'impulsion de faire ces observations parce qu'il devait prendre la parole aux obsèques, des pensées sont apparues, qui avaient été inspirées par le mort, et la nécessité s'est imposée de décrire l'être intérieur du mort.

Vous savez dans quel sens je vous parle de ces choses : uniquement pour servir la *connaissance*, et pas pour me mettre en avant. Dans le cas de L. G..., je l'avais rencontrée sur le plan physique et je la connaissais comme je connais les membres de notre Société. Vous savez que je n'ai pas l'habitude de m'enquérir au sujet du passé ou de la vie privée des membres. Ce ne fut donc pas une satisfaction personnelle, mais une satisfaction de connaissance de pouvoir caractériser L. G... dans son âme, dans l'être intérieur qu'elle avait manifesté pendant

sa vie terrestre. Je n'avais pris pour modèle que cette âme, observée après la mort. Non seulement émanèrent d'elle les mots que je vous ai lus, mais cette âme révéla *après la mort* quel était le trait qui la caractérisait... Je n'avais pas d'autre modèle. J'ignorais quelle avait été sa vie, avant qu'elle n'entre dans notre Société, et ne savais pas grand'chose de ses occupations, ne la voyant pas en dehors des réunions et des occasions que j'avais de rencontrer les membres. Cependant, obéissant à une nécessité intérieure, j'ai été porté à parler pendant la cérémonie, précisément dans ce cas, de certaines circonstances privées, notamment des rapports qu'avait eus avec ses enfants Mme L. G... (qui avait atteint un âge avancé), et en général de l'œuvre qu'elle avait accomplie dans sa vie. Et ce fut pour moi une satisfaction non pas personnelle, mais une satisfaction de la connaissance, lorsque ses proches me dirent : « Nous l'avons retrouvée tout entière dans ce qui a été dit; chaque mot la caractérisait intensément. » Ainsi se révélait exacte l'image de la vie privée liée au corps physique, bien qu'il n'eût été possible de la connaître que par les résultats de cette vie, concentrés dans l'âme de la morte. Ce qui nous intéresse spécialement pour la connaissance, chez cette âme, c'est la nécessité qu'elle ressentit de diriger, après sa mort, le regard de l'esprit sur sa vie passée. Car je n'eus pas de mérite à caractériser l'existence de la défunte; le processus fut celui-ci : bien qu'elle ne fût pas encore consciente, son âme, pour se préparer à vivre consciemment sa nouvelle existence, dirigea sur sa vie et sur ses expériences passées les forces qui devaient ensuite devenir conscientes. Et mes paroles s'inspirèrent des tableaux qui se composaient au fur et à mesure que la défunte orientait son âme vers ces expériences passées. J'eus donc à décrire ce qu'elle pensait inconsciemment sur elle après sa mort. Ce qui est le plus important, ce qui ressort de tout ceci, c'est que cette âme ait ressenti le besoin intense d'attacher inconsciemment son regard à sa propre entité.

Dans le cas de S. C..., qui s'éveille, pour ainsi dire, quand la chaleur du four crématoire saisit le corps, et passe par des sortes de réveils successifs, on put observer, d'après la

manière dont elle réagit à ce qui avait caractérisé son être, le besoin de revenir vers ces paroles, de s'y reporter. Il est très difficile de décrire avec des mots ce qui s'exprime dans des rapports où seules des âmes sont engagées, que ces âmes soient dans des corps ou dans un état spirituel. Mais un fait est certain, et je l'ai constaté chez cette défunte, lorsque je pus percevoir en elle un nouveau réveil, c'est le sentiment de joie profonde qu'elle ressentit à l'égard des mots qui m'avaient été inspirés. Il sembla que l'âme de la défunte se disait (je m'exprime naturellement d'une manière comparée) : « C'est bien qu'il en soit ainsi; il est bon de trouver cela ici. » Ce sentiment apparut au second moment d'éveil, comme si la morte éprouvait que les images qui s'étaient exprimées physiquement sur la terre venaient la renforcer dans le monde spirituel, qu'elle en avait besoin, et que c'était bien que ces images soient fixées par la parole physique mieux qu'elle n'aurait pu les fixer elle-même. Elle ressentait la nécessité que cela soit fixé; et elle éprouva un soulagement qu'il en ait été ainsi, de la manière décrite.

Quant à notre ami F. M..., vous avez vu qu'il réagit dans la nuit même qui suivit la cérémonie, et se servit des paroles qui avaient été prononcées pour se regarder en quelque sorte clairement lui-même.

Dans ces trois cas, nous avons donc des êtres qui dirigent sur eux leur attention.

Il est évident que ces faits spirituels touchent tout d'abord notre âme, notre cœur, par leur pure valeur humaine, par le lien purement humain qu'ils établissent entre les vivants et les morts. Mais ils nous apportent aussi des connaissances spirituelles qui nous viennent comme une grâce. On ne peut pas les forcer; il faut les attendre. Et l'on voit dans ces cas-là de quelle étonnante manière agissent les liens karmiques.

J'étais à Zurich le lendemain du jour où Mme S. C... venait de mourir dans cette ville; je passais devant une librairie lorsque j'y vis un livre que j'avais lu plusieurs années auparavant. Mon genre de vie ne me permettant pas, à cause des voyages, de rassembler tous mes livres au même endroit, je n'aurais pas pu facilement le retrouver, peut-être même pas du

tout, et comme j'avais envie de le relire, j'achetai donc d'occasion ce livre, du philosophe viennois Ernest Mach. Dès la troisième page, il me retomba sous les yeux un passage que j'avais oublié depuis longtemps, une remarque très intéressante sur la connaissance de soi-même, sur la difficulté de se connaître soi-même. Je vous citerai de mémoire cette réflexion de Ernest Mach dans son « Analyse des sentiments » :

« Etant jeune, j'étais un jour dans une rue lorsque je vis venir vers moi un homme qui me fit cette impression : quelle figure pénible, désagréable, a cet individu-là ! Et je ressentis un vrai choc quand je m'aperçus que c'était ma propre figure, que j'avais vue dans une glace vers laquelle je marchais. »

Ainsi, il était dans la rue et par un jeu de miroir il s'aperçut lui-même, marchant au-devant de lui. Et l'impression de son propre visage lui fut insupportable. Il donne à la suite un autre exemple de cette mauvaise connaissance de soi-même : « Je revenais un jour de voyage et, fatigué, je montai dans l'omnibus. Je vis en face de moi un autre homme monter et pensai : « Quelle silhouette de vieux pédant dégénéré ! » Mais, ô stupeur, c'était moi-même. Le miroir au fond de l'omnibus m'avait renvoyé ma propre image ! »

Voilà qui nous indique comme il est difficile de se connaître soi-même déjà dans son aspect extérieur. On peut être professeur à l'Université et ne même pas savoir quel aspect extérieur on a ! Vous pouvez vous en rendre compte par cette confession très sincère.

Cet exemple est intéressant à rapporter aux cas qui nous occupent ; il montre bien que pratiquement, en ce qui concerne la vie dans le corps physique, la connaissance de soi est bien mince. On peut devenir un célèbre professeur à l'Université et ne pas en avoir plus que n'en révèle l'aveu même de Mach. Je vous ai cité son exemple parce qu'il est frappant qu'il soit tombé entre mes mains pendant que mon âme se concentrait sur ce besoin que ressentait la défunte de se comprendre, de se saisir elle-même. Ici-bas, dans ce monde physique, on peut, si je puis dire, s'en tirer sans grande connaissance de soi, à l'égard de toute la vie matérielle. Mais la connaissance des mondes

spirituels ne peut pas s'acquérir sans la connaissance de soi. Dès que l'âme a passé le seuil de la mort, la connaissance de soi est la première chose dont elle ait besoin, et c'est ce que révèlent les expériences que je vous ai communiquées. La connaissance de soi, c'est là le point de départ.

Le matérialiste reste le plus souvent accroché à la question : « La conscience survit-elle vraiment à la mort ? » Or, ce qui résulte de l'investigation spirituelle, c'est que l'âme, après avoir franchi la porte de la mort, ne souffre vraiment pas d'un manque de conscience; au contraire, elle a trop de conscience. Et si elle semble se réveiller seulement quelques jours après la mort, ce n'est pas parce qu'il lui faut acquérir une conscience nouvelle, mais parce que sa conscience est trop intense, comme aveuglante, et doit être peu à peu ramenée à un ton plus adouci. Dans le temps qui suit la mort, il faut apprendre d'abord à se retrouver au sein de cette conscience dont l'éclat subjugue. A mesure qu'il progresse, le défunt tempère cette conscience. Il doit la tamiser, comme on tamise la lumière du soleil. On ne peut donc pas parler de se « réveiller », comme dans le monde physique, mais de revenir peu à peu de cette plénitude de conscience jusqu'au degré qu'on peut supporter, — d'après les expériences par lesquelles on est passé sur terre.

Quelque chose est donc nécessaire pour se retrouver dans cette conscience éblouissante, après la mort; il faut avoir pour point de départ *la connaissance de son être propre*; il faut pouvoir contempler derrière soi ce qu'on a été, pour en dégager les traits essentiels qui vont maintenant permettre de s'orienter dans le monde spirituel. Une connaissance de soi inexistante est un obstacle pour prendre conscience après la mort, pour se retrouver dans la lumière aveuglante. Vous comprenez maintenant à quoi répond la nécessité de caractériser un mort, pour l'aider à se trouver lui-même.

C'est en quelque sorte la notion générale qu'on peut dégager d'événements aussi intimes que ces récentes morts. Quand le tableau éthérique qui résumait l'image de la vie s'est dissipé, une évolution commence; elle consiste en ce que nous apprenons à comprendre la vie que nous avons menée sur la

terre; nous voyons quelles impulsions du monde spirituel sont venues peu à peu s'y amortir. Cette compréhension est notre unique souci, une fois que le premier tableau s'est dissipé. Ce qui compose le monde spirituel nous entoure. Mais ce que nous voulons avant tout approfondir, c'est *notre propre être*. C'est ici que nous servent principalement les enseignements que nous a donnés la Science spirituelle; eux seuls peuvent nous fournir alors des points d'orientation. C'est ce que vous pouvez voir dans le premier cas. Le jugement de la morte sur elle-même lui a été facilité par sa connaissance de la Science spirituelle; de là lui est venue la possibilité de se voir elle-même au point de dire : « Aux pensées universelles, je veux nouer le propre fil de ma pensée, pour qu'elle s'éclaire à la lumière de l'éternel devenir. » Elle s'est servie, pour se situer elle-même, d'expressions qui condensent ce qu'on trouve répandu dans l'enseignement. Et il en est de même pour cette phrase : « Aux profondeurs de l'âme, je veux plonger mon désir de servir, pour qu'avec force il s'attache aux vrais buts de l'action humaine. »

Ces exemples doivent débarrasser pour vous la Science spirituelle de son aspect purement théorique et en faire peu à peu ce contenu vivant de l'âme, dans lequel on agit et respire; car c'est ainsi qu'on arrive à savoir ce qu'est concrètement le monde spirituel, comme nous savons, dans le monde physique, ce qu'est autour de nous l'air au sein duquel nous respirons. Nous marchons vers cette destinée : découvrir qu'autour de la vie de notre âme règne l'esprit, comme l'air entoure les corps physiques; comme l'air pour le corps, le monde spirituel est pour l'âme ce qui lui correspond, ce qui la forme, la pénètre, la fait vivre.

Il nous sera possible, maintenant, d'indiquer encore certains détails relatifs au destin de l'âme après la mort. Certaines choses vont encore être expliquées qui sont plus intimes, mais qui doivent être dites, à notre époque grave et douloureuse où la mort passe sur les hommes, à cette époque qui réclame d'innombrables victimes. Car c'est là ce qui précisément nous incite à nous préoccuper aujourd'hui de la mort.

Vous savez, mes chers amis, qu'en passant le seuil de la

mort, l'homme rend à la terre, aux éléments terrestres, son corps physique. Le corps astral et le Moi s'en sont dégagés. Nous avons vu, dans le second cas cité, que le corps éthérique en était également sorti au moment de l'incinération; il part au bout de très peu de jours. Mais, à l'heure actuelle, il est une question que l'on se pose avec insistance. « Tant d'êtres meurent à la fleur de l'âge ! Que deviennent alors les corps éthériques qui se dégagent ? Que se passe-t-il quand le corps éthérique est encore juvénile ? » Celui qui franchit les portes de la mort à 35, 30 ou 20 ans, ou même avant, dépose un corps éthérique qui pendant de longues années encore aurait pu servir le corps physique, lui donner ses forces, être absorbé par lui, Le *karma*, la destinée, n'a pas permis que ces forces servent; elles restent en lui, sans être consommées par la vie physique qui aurait pu durer longtemps. Or, s'il est vrai de dire avec la Science que nulle force ne se perd, elle se transforme seulement, c'est encore bien plus vrai pour le spirituel. Les forces éthériques d'un jeune homme qui tombe sur le champ de bataille avaient en elles de quoi soutenir la vie physique pendant de longues années encore; or, elles ne sont pas anéanties. Et, songeant aux événements de notre époque, nous pouvons dire : « Ces forces vont alimenter l'âme du peuple auquel appartenait ce jeune homme. » Toute l'âme du peuple ressent en elle l'effet de ces forces éthériques. Ce sont de véritables forces spirituelles qui subsistent encore, indépendamment de celui qui, entre sa mort et une nouvelle naissance, survit dans son Moi, son corps astral, son individualité. Il est seulement très important que dans l'avenir quelque chose soit bien compris : c'est que ces forces se retrouvent dans l'âme du peuple et qu'elles y agissent comme des *forces*, pas comme des *individus*. Elles y deviennent des forces éminemment stimulantes, fécondantes, rayonnantes.

Je vais vous citer à l'appui un exemple qui, à nouveau, nous touche de très près. Il ne se rapporte pas directement aux événements que nous vivons; mais le fait qui s'est passé, et ce qui s'en est suivi, peut nous ouvrir un horizon sur tous les cas où un corps éthérique est inemployé, déposé après une courte existence sur terre. A l'automne dernier, en effet, nous avons

participé à la douleur d'un de nos membres qui a perdu un enfant de sept ans, dans des circonstances tragiques. Cet enfant avait un esprit exceptionnellement ouvert pour son âge; il était bon, attirant, et très éveillé. Or, le destin voulut qu'il se trouvât précisément à un endroit où une voiture de déménagement se renversa, écrasant sous son poids l'enfant, qui fut étouffé. Et cela à un endroit où vraisemblablement aucune voiture semblable n'était encore passée et ne repassera de sitôt. On peut en outre établir qu'il fallut tout un concours de circonstances, généralement attribué par les matérialistes au « hasard », pour que l'enfant se trouve à ce moment précis sur la route où la voiture se renversa. Il sortait tous les soirs pour faire les commissions de sa mère, mais fut retenu précisément ce soir-là. S'il était passé à l'heure habituelle, il aurait été loin du lieu de l'accident quand celui-ci se produisit. Et il fallut encore qu'il sortît ce soir-là par une porte qu'il ne prenait jamais; s'il était sorti par la porte habituelle, il se fût trouvé à droite de la voiture, qui est tombée sur la gauche. Si l'on suit par la Science spirituelle les enchaînements karmiques de ce cas, on trouve en lui un de ces exemples où la logique extérieure, qui est si bien à sa place pour les circonstances physiques et extérieures de la vie, ne peut plus s'appliquer. Je vous ai déjà souvent parlé de ces distinctions à faire en vous citant l'exemple suivant : celui d'un homme qui longe une rivière et qui tombe dans l'eau juste à l'endroit où il y avait, sur le chemin, une grosse pierre. L'observateur superficiel déclare qu'il a buté sur la pierre, évidemment, et qu'il est tombé dans l'eau, où il s'est noyé. Mais si l'on avait fait l'autopsie, on aurait constaté qu'il s'est tué contre la pierre, et que c'est parce qu'il était mort qu'il est tombé dans l'eau, au lieu que ce soit dans l'eau qu'il ait trouvé la mort. On a confondu la cause et l'effet. A chaque pas, dans la Science, vous rencontrez des affirmations où il y a confusion entre la cause et l'effet. Ce qui semble un enchaînement absolument logique dans le monde extérieur peut être entièrement faux. — Dans le cas du petit Théodore F..., l'observation extérieure ne peut que conclure : c'est un très malheureux hasard ! — Mais, en fait, le karma de l'enfant était ainsi

constitué que, pour ainsi dire, c'est son Moi qui a commandé la voiture ! La voiture est tombée à cet endroit-là pour que le karma de l'enfant s'accomplisse.

Cet exemple nous montre un corps éthérique libéré dès la prime jeunesse. L'enfant aurait pu devenir un homme, vivre 70 ans. Les forces qu'il lui fallait pour cela étaient déjà dans le corps éthérique; elles ont été libérées dès la septième année... Ce triste événement s'est passé à Dornach; le père de l'enfant, qui était alors à l'armée, est mort très peu de temps après l'accident. Tout s'est déroulé à peu de distance de notre édifice en construction... et, depuis ce moment, dans l'aura de l'édifice, il se trouve des forces qui vivaient dans le corps éthérique de l'enfant. Lorsqu'on travaille à cet édifice, lorsqu'on peut percevoir les forces spirituelles agissant dans cette œuvre, on trouve parmi elles l'élément éthérique qui a été dans cet enfant. Son Moi et son corps astral, son individualité poursuivent leur évolution dans le monde spirituel, participent à l'existence qui est la leur entre la mort et une nouvelle naissance; mais le corps éthérique qui est resté s'est maintenant uni à toute l'aura spirituelle de l'édifice de Dornach. Il résulte de tels faits des connaissances qui sont en même temps reliées à des sentiments puissants, profonds. On ne peut pas les recevoir comme des données sèches, chiffrables; on les accueille avec amour et reconnaissance. Car il est évident que je ne laisserai jamais tomber hors de ma conscience, ne fût-ce qu'un instant, ces forces qui contribuent maintenant de toute leur efficacité à la réalisation de notre œuvre. Ainsi la connaissance théorique s'unit à la vie directe.

En méditant sur ces connaissances, à une époque où tant de jeunes corps éthériques passent le seuil de la mort, nous pouvons pressentir ce qu'il arrivera quand le soleil de la paix brillera de nouveau après les ombres de la présente guerre. Alors les forces éthériques de tous ces jeunes êtres qui ont passé par la souffrance et la mort s'uniront, pour le salut de la terre, pour son progrès, pour les âmes qui agissent ici-bas dans un corps physique. Mais il faudra pour cela qu'il y ait sur terre des hommes qui aient de la compréhension pour ces choses, qui aient surtout acquis la conscience de ce fait. Dans le monde spirituel

subsistent les corps éthériques de ceux qui ont fait le sacrifice d'eux-mêmes à leur époque. Leur action se prolonge sur cette terre. Mais elle ne sera féconde *que si* des âmes préparées veulent s'unir dans leurs pensées avec ce qui vient vers elles des mondes spirituels. Pour les fruits que doit porter une époque à la fois si cruelle et si décisive, il est d'une importance infinie qu'une connaissance spirituelle crée les formes de pensée capables de s'unir aux pensées qui viendront des corps éthériques abandonnés. A travers les difficultés actuelles, nous nous acheminons vers un temps où l'on sera plus porté vers les choses de l'esprit que ce ne fut le cas auparavant. Nous devons en tenir compte, pour qu'il ne se produise pas que les êtres qui furent sacrifiés, abaissant leurs regards vers une terre à laquelle ils se sont donnés, pour agir dans le sens de son progrès, de son salut, n'y rencontrent aucune possibilité d'action, car il ne s'y trouverait aucune âme pour diriger vers eux des pensées réceptives. L'enseignement de la Science spirituelle est quelque chose de vivant et de nécessaire pour l'époque qui doit venir, surtout si l'on tient compte de ce qui se passe actuellement. C'est ce que j'ai essayé de résumer dans ces mots que je vous ai déjà souvent répétés :

Du courage des combattants,
Du sang des batailles,
De la souffrance des séparations,
Des sacrifices de tous les peuples
Lèvera une moisson spirituelle
Si des âmes, conscientes du but,
Tournent leur regard vers l'esprit.

In memoriam

IN MEMORIAM A. R.

Ame calme et grave, — du laborieux sentier terrestre, —
tu passes au clair chemin de l'esprit;

accueille le salut d'adieu de la terre: — il monte du
cœur fidèle de tes amis; — il monte de ceux qui eurent ici-bas
le droit de t'appeler l'un d'entre eux.

Ame noble et forte, — au cœur des réalités matérielles,
— tu tiras de ta nature ferme et claire — la lumière que tu
retrouves dans ton existence éternelle;

accueille le salut d'aurore sur ta vie nouvelle; — il émane
des âmes qui veulent, dans la pure sphère de l'esprit, faire
partie là aussi des tiens.

Heureux qui peut muer la pesanteur terrestre, — comme
tu le fis avec vaillance, — en une force intérieure soulevée par
l'esprit ! — Il triomphe à force d'endurance, — il vit comme
le témoin de la vérité, — il transmet, par la force tranquille de
son âme, un message sur l'esprit.

Que cette force tranquille, désormais, — tisse le lien —
spirituel et puissant — qui unira nos âmes à la tienne; — dans
l'immensité de l'esprit, notre pensée te cherchera; — puisse-t-elle
t'y retrouver toujours, — ô toi, calme et grave âme humaine,
— toi, noble et puissant esprit .

IN MEMORIAM M. H.

Ame au cœur doux et fort, — l'amitié t'unissait à nous,
— pèlerins terrestres; — car tu voulais franchir, — pour aller
vers l'esprit, — le seuil que nous aussi voudrions dépasser.

Sache que notre amour, — fidèle écho du tien, — te suit
au royaume des âmes, — dans la lumière de l'esprit, — passant
le seuil qui t'introduit dans la vie spirituelle.

Au cours de ta vie sur la terre, — tu servis avec loyauté
l'idéal conçu fermement — comme étant le juste et le vrai; —
tu le poursuis au delà du seuil qui des pensées de vie t'ouvre
l'accès.

Sache aussi qu'à l'avenir — tes visions auront en nos
cœurs un reflet durable, — quand, sur toi méditant avec
amour, — nous te chercherons de l'autre côté du seuil — que,
pour aller de nous à toi le pouvoir de l'esprit forcera.

IN MEMORIAM GEORGEA WIESE

Nous connaissons ce qui animait ton esprit; — nous ressentons ce qui a enflammé ton cœur; — nous tendons vers le but que poursuivait ta volonté.

L'élan de ton esprit, — l'ardeur de ton cœur, — l'impulsion de ta volonté, — ils sont là présents à notre âme.

Et le *Souvenir* s'impose à nous :

Comme tu as su penser avec nous l'objet le plus digne d'être pensé, —

Comme tu as senti avec nous le plus bel amour qui puisse émouvoir, —

Comme tu as pu toucher avec nous le but véritable de l'effort humain. —

Et au *Souvenir* s'ajoute la *Vision* :

Comme tu es reçue dans les hauteurs radieuses —

Pour agir en esprit, —

Contempler la suite de tes actes, —

Parler dans le langage de l'éternité.

Celui qui cherchait un cœur plein d'amour, — Amie, — était assuré de le sentir battre en ton sein.

Qui cherchait une âme compréhensive, — Amie, — était assuré de la voir naître dans tes yeux.

Qui cherchait un secours efficace, — Amie, — était assuré de le trouver forgé par ta volonté.

Qu'ainsi des cœurs battent pour toi; — qu'ainsi des yeux rencontrent tes yeux; — qu'ainsi des volontés s'assemblent en ton esprit; — lorsque ta vision idéale, — des hauteurs spirituelles brillera comme un soleil — réfléchi sur le miroir de notre âme.

Entre, Georgea Wiese, dans ton activité spirituelle; — plonge tes regards dans la conséquence de tes actes; — trempe dans le Verbe de la vie éternelle un rayon qui pénètre nos cœurs — et qui retourne ensuite vers toi. — Afin qu'à l'avenir nous puissions — vivre l'existence de l'esprit — en commun avec toi.

O je ressens comment des hauteurs lumineuses Georgea Wiese nous parle :

J'étais unie à vous,
Restez unis en moi. —
Nous parlerons ensemble
Le langage de la vie éternelle; —
Nous agirons ensemble
Là où les actes ont un effet; —

Nous vivrons dans l'esprit
Là où la pensée humaine
S'incarne dans le Verbe des pensées éternelles.

Nous,

compagnons de ton cœur,
ayant part à ton âme,
admirateurs de ton courage,
nous contemplons cette âme délivrée du temps.
Qu'elle demeure à jamais notre compagne sur le chemin.

Préservez,

ô esprits des hauteurs radieuses
dans les sphères sans limite,
les liens qui nous ont réunis sur la terre.

Tu nous as fait le don

D'une amitié sainte et fidèle.

O esprits des hauteurs radieuses,

Rendez forts nos cœurs,

Qu'ils se montrent dignes d'un don
que les Dieux mêmes ont permis.

Service
pour nos défunts

Vous qui veillez sur les âmes
 Dans les sphères du Cosmos,
Vous qui tissez la substance
 Des âmes dans le Cosmos,
Vous, issus de la Sagesse
 Pour agir dans l'amour,
Qui protégez l'être humain
 Rendu à l'état d'âme,
 Esprits, voyez notre amour,
 Entendez nos prières,
Qui souhaitent se mêler au fleuve
 De vos forces secourables,
Pour mieux pressentir l'esprit,
 Et rayonner d'amour.



De l'esprit provient toute existence, —
Dans l'esprit s'enracine toute vie, —
Vers l'esprit, évoluent tous les êtres.



Dirigeons vers les sphères spirituelles
L'amour fidèle que nous avons conçu
Pour unir nos âmes à la sienne,
Tu dois avec amour rencontrer nos pensées
Lorsque, de la région lumineuse où tu planes,
Ton désir t'oriente vers nos âmes
Pour y trouver ce que tu attends d'elles.

Que notre amour imprègne les formes
Qu'à présent vous revêtez !
Qu'il apporte chaleur
A ce qui vous fait froid,
Qu'il apporte fraîcheur
A ce qui vous brûle ;
S'offrant à vous, qu'il sacrifie !
Soutenus par l'amour, irradiés de lumière,
Montez de sphère en sphère !



Ce qui vit dans l'univers
N'existe qu'en créant en soi
Les prémices d'une vie nouvelle.
L'âme ne cède à la mort
Que pour évoluer d'un élan immortel
Vers des formes de vie sans cesse renouvelées.



Angeloï, Archangeloï, Archai,
Accueillent dans la trame de l'éther
Le destin tissé sur terre par... nos défunts. (1)

Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes,
Incorporent à la vie astrale du Cosmos
La conséquence des faits vécus sur terre par... nos défunts.

Au sein des Trônes, des Chérubins, des Séraphins,
Ressuscite, comme un reflet de leur nature,
L'action créatrice accomplie sur terre par... nos défunts.

1^{re} Pause

(1) Lorsque le service est lu pour tel mort, en particulier, il faut remplacer « nos défunts » par le nom et le prénom de cette personne.

Protecteur de son âme, gardien vigilant,
Que votre aile apporte
L'amour implorant de nos âmes
A l'être humain qui dans les sphères
Est remis à votre garde.
Afin que nos prières
Unies à vos pouvoirs
Secourent par leur rayonnement
Celui qu'avec amour elles cherchent.



J'élève mon regard vers toi
Dans le monde spirituel où tu es désormais;
Que mon amour calme tes brûlures,
Que mon amour tempère tes froidures,
Qu'il te pénètre et t'assiste,
Tandis que des ténèbres de l'esprit
Tu t'engages vers la lumière de l'esprit.



Mon âme puisse-t-elle te suivre
Aux régions spirituelles,
Te suivre avec l'amour qui l'emplissait sur terre
Quand mes yeux te voyaient encore.
Puisse mon amour être un baume
Pour ce qui te cuirait,
Ce qui te glacerait;
Puisse-t-il vivre dans l'union
Que n'a pu desserrer le passage du seuil.

Dans la lumière des pensées cosmiques
Agit désormais l'âme
Qui sur terre fut unie à la mienne.

Que l'ardente vie de mon cœur
T'atteigne comme un souffle
De chaleur, là où tu as froid,
De fraîcheur, là où tu brûles.
Que mes pensées vivent dans les tiennes,
Que tes pensées vivent dans les miennes !



Par la vie
L'esprit ne manifeste jamais que sa force.

Par la mort
Il révèle son mystérieux pouvoir
D'aller vers une vie plus haute,
Traversant toute mort
Pour ressusciter vivant !



Angeloï, Archangeloï, Archai,
Accueillent dans la trame de l'éther
Le destin tissé sur terre par... nos défunts.
Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes,
Incorporent à la vie astrale du Cosmos
La conséquence des faits vécus sur terre par... nos défunts.
Au sein des Trônes, des Chérubins, des Séraphins,
Ressuscite, comme un reflet de leur nature,
L'action créatrice accomplie sur terre par... nos défunts.

2^e Pause

Au commencement était le Verbe
Et le Verbe était en Dieu
Et un Dieu était le Verbe.
Celui-ci fut, aux origines, en Dieu. —
Tout est venu par lui —
Rien n'est venu que par le Verbe —
Dans le Verbe était la vie
Et la vie fut la lumière des hommes.



Moi primordial
De qui tout est venu, —
Moi primordial
A qui tout fait retour, —
Moi primordial
Qui vis en moi, —
J'aspire à Toi.



L'amour du cœur s'exhausse,
Devient amour de l'âme;
La chaleur qui en rayonne
Devient lumière d'esprit.
Je puis, par ces étapes,
Me rapprocher de toi,
Pensant avec toi les pensées spirituelles,
Ressentant en toi l'amour universel,
Voulant à travers toi les volontés divines, —
Avec toi étant un.

Le mort nous parle :

Dans ce qui brille de lumière,
Là, je sens agir la vie.
La mort m'a tiré du sommeil :
En esprit je dormais.

Je vais être
Et je vais faire
Ce que la lumière
En moi fera luire.



Aux origines fut la force du souvenir.
La force du souvenir doit devenir divine.
Un être divin, telle sera la force du souvenir.
Tout ce qui naît dans le Moi
Doit devenir tel
Qu'il s'engendre par le souvenir
Transformé par le Christ, transfiguré par Dieu.
En lui doit être la vie.
En lui, la lumière rayonnante,
S'élevant de la pensée qui se souvient,
Illuminera les ténèbres du présent.
Les ténèbres, telles qu'elles sont aujourd'hui,
Puissent-elles saisir la lumière
Du souvenir devenu divin !

Le mort nous parle :

J'étais uni à vous,
Restez unis en moi. —
Nous parlerons ensemble
Le langage de la vie éternelle; —
Nous agirons ensemble
Là où les actes ont un effet; —
Nous vivrons dans l'esprit
Là où les pensées humaines
S'incarnent dans le Verbe des pensées éternelles.



Angeloï, Archangeloï, Archaiï,
Accueillent dans l'éther des mondes
Le destin tissé sur terre par... nos défunts.

Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes,
Incorporent à la vie astrale du Cosmos
La conséquence des faits vécus sur terre par... nos défunts.

Au sein des Trônes, des Chérubins, des Séraphins,
Ressuscite, comme un reflet de leur nature,
L'action créatrice accomplie sur terre par... nos défunts.



*Ex Deo nascimur
In Christo morimur
Per Spiritum Sanctum reviviscimus
Amen.*

Prières
pour ceux qui sont à la guerre

et

Prières
à dire par ceux qui soignent les blessés.

Vous qui veillez sur l'âme
De l'homme terrestre,
Vous qui tissez la substance
De l'âme incarnée,
Vous, issus de la Sagesse
Pour agir dans l'amour,
Qui protégez l'âme humaine
Veillant dans un corps,
Esprits, voyez mon amour,
Entendez ma prière,
Qui souhaite unir son aide à celle
Que vous prodiguez, —
Pour mieux s'ouvrir à l'esprit
Et émettre l'amour.

Protecteur de son âme, gardien vigilant,
Que votre aile apporte
L'amour implorant de mon âme
A l'être humain qui sur la terre
Est remis à votre garde,
Afin que ma prière
Unie à vos pouvoirs
Secoure par son rayonnement
Celui qu'avec amour elle cherche.

Auprès des blessés..

Coule, sang;
En coulant, agis.
Toi, muscle actif,
Stimule les germes.
Que le soin aimant
Soit d'un cœur ardent
Souffle guérissant.



Tant que tu souffres
D'une souffrance qui ne m'atteint pas,
Christ, dans le monde,
Travaille sans être reconnu.
Car l'esprit reste faible
Tant qu'il n'est capable
De sentir la souffrance
Que dans son propre corps.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
1. <i>Préface à l'édition française</i>	5
2. Pour le dixième anniversaire de la mort de Rudolf Steiner (<i>Marte Steiner</i>)	13
3. Nécessité d'une connaissance de l'esprit comme moyen d'union avec les morts	25
4. A l'incinération de Sophie Stinde	37
5. En mémoire de Sophie Stinde	43
6. Un an après la mort de Sophie Stinde	49
7. Les liens entre les vivants et les morts	55
8. A la mémoire de H. Linde	59
9. Considérations personnelles et suprasensibles	71
10. In memoriam A. R.	91
11. In memoriam M. H.	92
12. In memoriam Georgea Wiese	93
13. Service pour nos défunts	98
14. Prières pour ceux qui sont à la guerre et prières à dire par ceux qui soignent les blessés	107

Ouvrages de RUDOLF STEINER parus en français

- De Jésus au Christ.
Les Ames des peuples.
La Bhagavad-Gîtâ et les épîtres de saint Paul.
La Création selon la Bible.
L'ésotérisme chrétien (recueilli par Edouard Schuré).
L'Évangile de saint Jean (1908).
L'Évangile de saint Jean dans ses rapports avec les autres Évangiles (1909).
L'Évangile de saint Marc.
L'Évangile de saint Luc.
L'Évangile de saint Matthieu.
Les Hiérarchies spirituelles et leur reflet physique dans le Zodiaque, les planètes, le cosmos.
L'homme dans ses rapports avec les animaux et les esprits des éléments.
L'impulsion du Christ et la conscience du Moi.
Les manifestations du Karma.
Merveilles du monde, épreuves pour l'âme, manifestations de l'esprit.
Quatre Imaginations cosmiques d'Archanges.
L'Univers, la Terre et l'Homme.
Vie de l'âme entre mort et nouvelle naissance.
Réincarnation et Karma. Vie après la mort.

Série poétique (bilingue)

- Les douze harmonies zodiacales.
Le Semainier.
Solstices et équinoxes.

« La Voie ouverte » (collection de poche)

- Comment acquérir des connaissances sur
n° 1 Les mondes supérieurs, ou l'Initiation
n° 2/3 Science de l'occulte
n° 6 Théosophie
n° 7 Le sens de la vie. — Notre Père. — Le sang est un suc tout particulier.
n° 8 Le sens de l'amour. — Morale anthroposophique.
n° 9 Le sens de la mort. — Expériences d'au-delà du seuil.

(*extrait du catalogue*)

Ouvrages d'Autres Auteurs

Qui était Rudolf Steiner ? (Simone R.-Coroze), n° 4/5 de la
« Voie ouverte ».

Anthroposophie et avenir du christianisme (H.E. Lauer).

Un chemin vers l'esprit (Paul Coroze).

Le ciel des dieux (Elisabeth Vreede).

Ciel de naissance et ciel de mort (Günther Wachsmuth).

L'eurythmie, un nouvel art du mouvement (S.R.-Coroze).

L'évolution de la terre (Günther Wachsmuth).

Frère animal (Dr Karl König).

Quarante poèmes mystiques (Christian Morgenstern).

Le problème des deux enfants Jésus et sa trace dans l'art (Hella
Krause-Zimmer).

Nous aurons une vieilleuse lumineuse (Dr Norbert Glas).

Sauvons nos sens menacés (Dr Norbert Glas).

Pour éduquer l'enfant, connaître l'homme (Georg Hartmann).

Vous trouverez encore à notre catalogue des ouvrages sur la
médecine, la diététique, l'agriculture biodynamique, la péda-
gogie, la botanique, le goethéanisme ; demandez-le à Triades.

CENTRE TRIADES

4, rue Grande-Chaumière, 75006 Paris

Tél. 326.46.76

ISBN 2-85248-012-3